

Les Vacances au château. [Le Fétichisme en amour]



Les Vacances au château. [Le Fétichisme en amour]. [1907?].



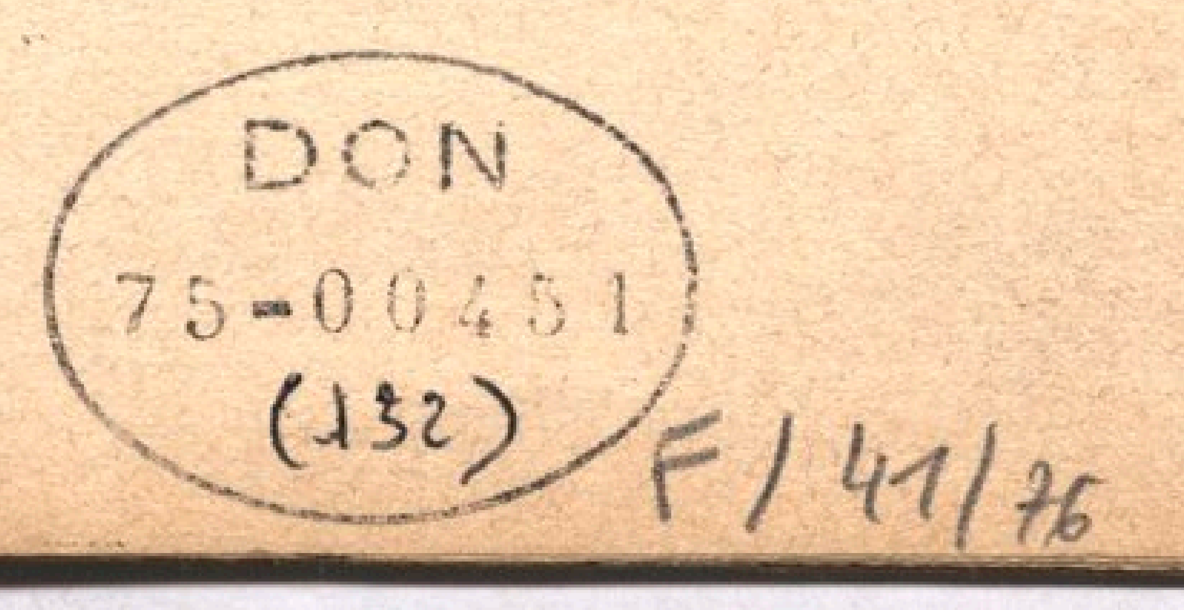

EX
LIBRIS
MARIUS
HERAIL
N°. 2456



Edition originale pour les deux volumes. Voir la Bibliographie de Louis Perceau, tome II, pp. 61-62. Nos 253-1 et 254-1.

J. C.

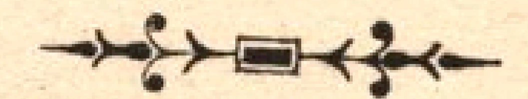
Les vacances au Château



LES VACANCES

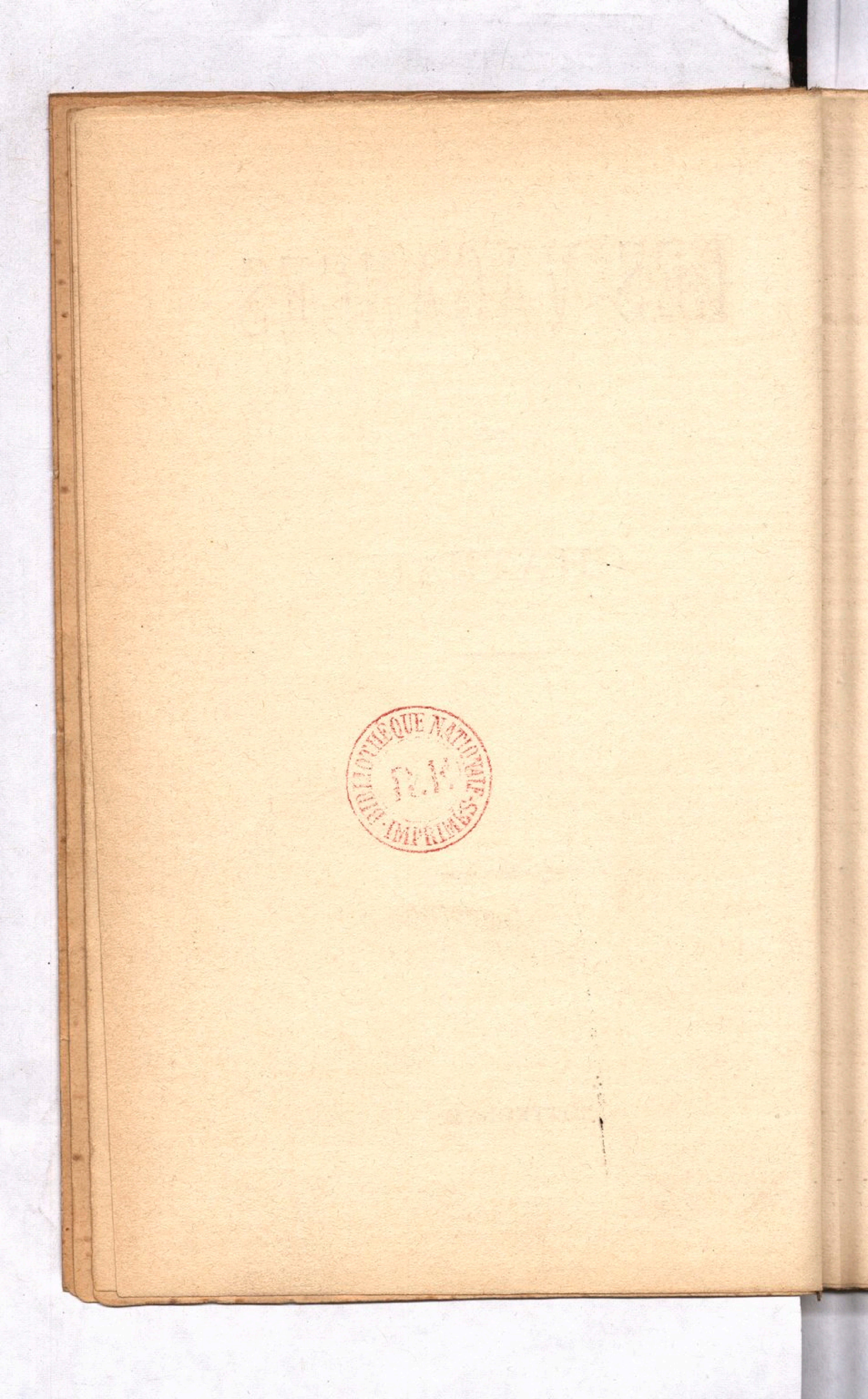
AU

CHÂTEAU





ROTTERDAM.


BIBLIOTHEQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMES



PREMIÈRE PARTIE

Lady Leicester, après avoir dirigé avec succès une institution de demoiselles, où la verge lui servait de sceptre, s'était retirée avec une jolie fortune dans un château du Comté de Kent.

Là, dans ce manoir entouré de verdure et de montagnes boisées, elle passait une existence paisible, dont elle rompait la monotonie en donnant quelques petites fêtes à ses anciennes élèves ou à des amies intimes. Elle s'était entourée de quelques soubrettes au frais minois, qu'elle renouvelait de temps à autre; et lorsque l'occasion s'en faisait sentir, elle

ne manquait jamais de reprendre sa verge, dont elle s'était servie à Londres avec tant d'éclat.

L'époque des vacances était arrivée. Prise subitement d'une rage amoureuse, elle résolut de donner une série de fêtes au château. Elle écrivit alors à son amie Mrs Lovesport:

„Ma chère amie,

„J'apprends que votre charmant fils „Percy et son cousin Robert viennent „de remporter d'éclatants succès à l'uni- „versité. Faites-moi donc l'amitié de me „les envoyer passer une quinzaine dans „mes terres, où les distractions ne leur „manqueront pas.

„Bien à vous, cordialement,

„L. L."

Pendant qu'elle tenait la plume, elle écrivit à une de ses vieilles amies de pension:

„Chère Mary,

„Je donne dans mon pigeonnier quel-
„ques sauteries entre fillettes. Expédie-
„moi tes deux charmantes jeunesses, ma
„femme de chambre ira les attendre jeudi
„soir à la gare.

„Je te mange de caresses,

„L. L."

Ces deux lettres parties, on songea de suite aux préparatifs de réception. Les chambres furent préparées, la grande salle de gala ou salle de discipline fut remise en état de recevoir dignement les nouveaux hôtes. Sur l'ordre de sa maîtresse, Ellen avait préparé la chambre rouge pour les deux jeunes gens; elle avait disposé sur le lit deux magnifiques chemises de surah, garnies de dentelles et sur chaque oreiller un mouchoir de batiste encadré de Valenciennes.

Ellen avait l'ordre, lorsqu'elle les aurait

introduits, de les surveiller d'une cachette, disposée à cet effet, et de tâcher d'avoir la preuve de quelque acte indécent, pour fournir à la maîtresse du logis l'occasion d'une punition exemplaire, d'une application furieuse du fouet, publiquement donné devant les deux cousines, et les préparant ainsi au combat amoureux.

Au jour dit, le break du château ramenait de la gare voisine les deux cousins et les deux sœurs invitées.

Percy avait 16 ans, et était d'un beau blond, avec une peau d'une blancheur de neige. Robert, qui était du même âge, paraissait plus vigoureux que son cousin, parce qu'il était brun.

Les deux fillettes, Annie et Sara, étaient toutes deux d'un blond doré, avec une peau liliale; l'ainée avait 17 ans et sa jeune sœur ne comptait que quinze printemps. Lorsque la voiture entra dans la cour du château, la belle châte-

laine, brune, ravissante, au corsage exubérant et aux lèvres charnues, vit se précipiter dans ses bras toute cette jeunesse intrépide et après avoir fait disparaître les fatigues du voyage, on passa à table, où un plantureux souper allait satisfaire les appetits fouguoux. Le festin fut d'une gaîté folle, les terrines de chevreuils et les patés de gibier disparaissaient d'une façon vertigineuse, le tout arrosé de nombreuses coupes de champagne.

Lorsque le thé fut servi, on apporta des cigarettes turques, et la dame du logis se leva en disant :

„Mes jeunesses, il est temps d'aller „prendre un repos bien gagné. Ellen con„duira ces messieurs dans leur chambre, „et vous, Maria, vous accompagnerez ces „demoiselles dans leur appartement."

QuandEllen eut introduitPercy etRobert, elle simula une retraite et sur l'ordre

de sa maîtresse elle se glissa dans un placard, d'où par une ouverture, habilement pratiquée, on pouvait voir tout ce qui se passait dans la pièce, qui était ingénueusement éclairée par une veilleuse fixée au plafond. Les deux jeunes gens défirent rapidement leurs vêtements et passèrent une chemise de nuit en surah, garnie de flots de dentelle, une bleue pour le brun Robert et une rose pour le blond Percy.

„N'est-ce pas, mon cher," dit ce dernier, „nous ressemblons à deux filles? Je ne „résiste pas au désir de t'embrasser."

Et ses lèvres se collèrent sur la bouche du cousin; ce baiser eut pour effet de faire dresser les deux batons-maréchal, qui soulevèrent les minces tissus.

„Regardons, si nos deux queues sont „pareilles, petit chéri." – „Oh! Robert! la „tienne est plus grosse que la mienne, „mais la mienne est plus blanche, et la

„tête est plus rose. Oh ! comme tu as plus „de poils ; et quand tu le fais, est-ce que „tu mouilles beaucoup ?"

„Ne m'en parlespas, mon frère; chaque „fois que je me branle, j'en remplis „mon mouchoir de poche."

„Moi, quand je sens que ça va venir, „je me retiens, pour que rien ne sorte „et qu'on ne se doute de rien, car je „n'avais pas, comme toi, pensé à le faire „dans un mouchoir. Tiens, mais on dirait, „qu'on a pensé à nous. Regarde donc, à „côté de chaque oreiller, ces deux ravis- „sants mouchoirs de batiste, tout enguir- „landés de dentelles ; il doit faire bon „cracher dedans, mon cher Percy ! Nous „pourrons ainsi facilement comparer notre „vigueur."

„Mais, couchons-nous."

Comme il faisait très chaud, les deux amis se mirent sur les couvertures et relevèrent chacun leur chemise de soie,

jusque sous le menton. Leurs deux verges se dressaient comme des pieux,et, s'armant chacun de leur mouchoir, ils firent réciproquement une poupée à leur queue, et commencèrent un branlage délicieux; ils étaient tellement excités, que simultanément ils déchargèrent. Le lit en fut inondé et la pauvre Ellen, à cette vue, versa des larmes de regret, de voir le bien de Dieu gaspillé en pure perte.

„Ah! que c'était bon!" crièrent-ils en chœur, en déployant avec précaution les mouchoirs qui contenaient bien chacun deux bonnes cuillerées du sperme le plus pur. „On en mangerait," dit Percy.

Robert ne laissa pas tomber dans le vide ce cri du cœur de son ami.

„Si j'étais sûr de ta discrétion, comme „je suis sûr de ton cœur, je t'apprendrais „bien le moyen de te passer de mouchoir."

„Oh! mon cher Robert! apprends,

„apprends vite; tu n'as au monde aucun „ami plus sincère que moi."

Les deux mouchoirs jetés dans la chambre, les deux amis, malgré leur vive jouissance, n'avaient pas débandé. Robert commença à embrasser son tendre ami sur la poitrine, sur les deux seins et descendant, il arriva en promenant ses baisers sur cette peau blanche, il arriva à côtoyer l'arbre-d'amour, qui se tenait droit comme un mat; il en saisit délicatement la pointe avec ses lèvres charnues, il la suça comme un sein de femme et, alternant ses caresses enivrantes par des mouvements rapides de sa langue, l'effet fut instantané. Percy se tordait de jouissance et de plaisir, et en poussant ces mots inarticulés: „Que c'est bon.... bon!" il lança dans la bouche aspiratrice un flot de sperme enflammé, que Robert avala avec bonheur.

„Mais, qui est-ce qui t'a appris une

„chose aussi divine, mon cher Robert?" dit d'un ton de langueur le blond Percy, que cette caresse avait momentanement accablé.

„Je te raconterai cela plus tard; pour „le moment, regarde donc dans quelle „excitation tu m'as plongé, et vois, ce „qui te reste à faire."

Percy, en effet, contemplait ce superbe engin à la tête pourpre, qui se dressait dans toute sa virilité raide, dur comme du marbre et dont les veines gonflées semblaient prêtes à éclater sous l'afflux du sang; il se jeta à genoux devant lui, l'embrassa, le suça, le branla avec les lèvres, avec la langue, jusqu'à ce que Robert déchargea dans sa bouche avec une exclamation de volupté. Percy avala goutte à goutte cette copieuse décharge, comme pour mieux la déguster.

Cette double caresse les ayant acca-

blés, les deux amis s'endormirent dans les bras l'un de l'autre.

Ellen, sortant de sa cachette avec précaution, ramassa les deux mouchoirs, imprègnés de jouissance, qui devaient servir de pièce à conviction et les porta à sa maîtresse, qui, de son côté, fit préparer la chambre à discipline, disposer l'estrade et ranger les faisseaux de verges, les martinets et préparer les toilettes de gala. Le jour surprit nos amoureux, voluptueusement enlacés.

La soubrette leur apportait leur chocolat et leur transmettait l'ordre de sa maîtresse d'avoir à s'habiller promptement et à la suivre auprès de sa maîtresse; Lady Leicester avait une communication importante à leur faire. Ellen leur donna, pour le jour, deux nouvelles chemises de surah; ils completèrent leurs toilettes avec des vestons de foulards de couleur tendre, d'où sortait, par la petite pochette de

côté, un petit mouchoir de linon brodé. Ils suivirent Ellen, qui les mena directement à la chambre de discipline. Quel ne fut pas leur étonnement, lorsqu'ils virent Lady Leicester en toilette de gala, largement décolletée, laissant presque voir ses seins à nu, et ayant à ses côtés les deux jeunes filles, ravissantes dans leurs robes ouvertes. Tous ces personnages avaient un petit air malicieux, qui n'annonçait rien de bien rassurant pour nos deux porte-queues, surtout lorsqu'ils eurent aperçu sur la table à côté des verges et des martinets les deux mouchoirs souillés de sperme.

En voyant leur mine déconfite, Lady Leicester étouffa un fou rire dans son mouchoir de dentelle. Mais avec un grand sérieux, elle les apostropha en ces termes :

„Malheureux enfants, vous avez profité „de ma douce hospitalité pour violer „sous mon toit les lois de la décence!

„Vous vous êtes livrés à des actes immon-
„des, que je n'essayerai pas de qualifier,
„par égard pour ces chastes oreilles qui
„m'écoutent. Essayerez-vous de nier? Ces
„mouchoirs, dont vous avez changé l'usage,
„sont les preuves écrasantes de votre
„culpabilité. Vous allez, tous les deux, être
„soumis à une terrible flagellation; j'éspère
„vous faire renoncer à ces détestables
„habitudes. Percy, vous qui êtes le moins
„coupable, commencez à vous déshabiller."

En un tour de main, les vêtements furent loin; la chemise seule fut gardée et relevée jusqu'aux épaules. Elle formait un encadrement delicieux à ses reins et à ses fesses, d'une blancheur remarquable. Percy fut penché sur un pupitre léger, qui faisait saillir les fesses sans rien dissimuler du patient. Lady Leicester s'avança gravement, en brandissant un martinet à fine lanière nouée. Elle appliqua vingt coups rapides sur les fesses, qui devinrent

cramoisies. Ralentissant l'allure, mais en forçant les coups, elle dirigea les fines cordelettes vers les boules et la pique d'amour, qui prit bientôt une direction, qui ne laissait nul doute sur la sensation de plaisir qu'éprouvait le patient. Lorsque des gouttelettes de sang apparurent, la correctrice frappa encore trois vigoureux coups, qui s'incrustèrent dans la chair.

„Allez-vous asseoir dans mon cabinet.
„A vous, Robert, maintenant. Comme
„plus coupable, je vous préviens, que je
„ne vous ménagerai guère. Vite! à bas
„tous ces vêtements!"

Pendant que Robert se disposait à la flagellation, Lady Leicester s'épongeait et soufflait, pour reprendre des forces. Quand il ne resta que la chemise, Robert fut installé comme son complice, les fesses bien en vue, encadrées par sa chemise de surah bleu, garnie de dentelle d'Horniton. Lady Leicester prit une fine cravache de

dame, qu'elle faisait siffler d'une terrible façon.

„Apprêtez-vous, Robert, à être cruel-„lement traité;" et le premier coup s'abattit sur la peau brune des fesses, en dessinant une ligne bleuâtre. Trente coups rapides hâchèrent les chairs; enfin, dans une envolée terrible, son bras traça quatre sillons sanglants, qui clôturèrent la séance.

„Allez rejoindre votre complice dans mon „cabinet. Vous, Ellen, conduisez ces „demoiselles dans leur chambre."

Comme un ouragan, Lady Leicester se précipita vers les deux jeunes amoureux et là, changeant subitement de figure et prenant son air le plus aimable, elle se précipita vers Percy ,les deux bras tendus vers le jeune flagellé, qui était assis sur une ottomane, lui séchant les larmes de son mouchoir d'Alençon et caressant sa queue avec tendresse, elle se laissa glisser à genoux et sans préambule, elle enfonce

ce superbe membre jusqu'au fond de son gosier et là, sans faire de mouvement avec sa tête, rien qu'avec sa langue et l'aspiration de ses lèvres, en moins de temps qu'il ne faut pour le décrire, elle fait couler dans sa bouche un torrent de sperme parfumé, qu'elle avale avec des transports convulsifs. Puis, sans sortir ce merveilleux bijou de sa bouche, elle fait signe à Robert de lui retrousser ses jupes. D'une main sure, elle dirige la pique de Robert vers l'étroit sentier de Sodome et excite de son mouchoir de dentelle les couilles de son deuxième partenaire. Elle sent pénétrer dans ses entrailles la foutre de Robert; alors elle recommence sa caresse savante sur la queue de Percy. Cette fois, ce fut une vraie succion, qui énervait tellement le jeune homme, que son plaisir était proche de la douleur; le dénouement ne se fit pas attendre, le jus divin refoula

dans la bouche de la goule, qui se tordait de jouissance, en sentant un jet brûlant inonder son derrière enfiévré.

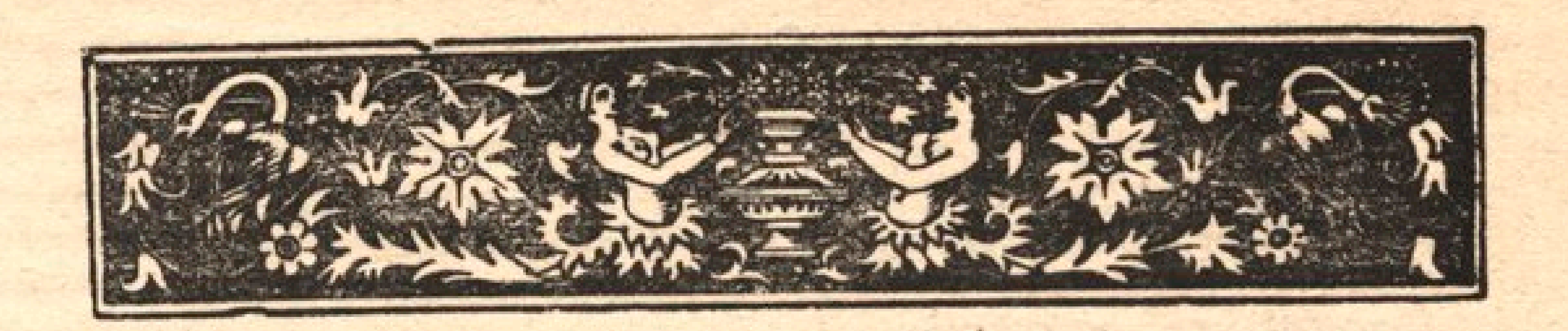
Rouge comme une pivoine, elle tendit à Robert un faisseau de verges et lui ordonna de ne pas ménager son gros postérieur. Lorsque les fesses fument sous les coups, Lady Leicester se relève, s'assied sur l'ottomane, écartant fortement ses cuisses et retroussant sa robe, elle indique à Percy le devoir qu'elle attend de lui.

Percy se précipite à genoux devant la petite chapelle dédiée à l'amour, et avec sa langue commence sa gentille besogne. La queue de Robert, qui avait raidi pendant la flagellation infligée à sa belle, est reprise par la dame, qui s'amuse a l'habiller avec son mouchoir d'Alençon, qui couvre à peine un morceau de ce pilier; le haut volant de riche dentelle achève d'entourer le bijou. Elle le frotte lente-

ment dans ce voluptueux mouchoir. „Ah! „petit vilain! vouz aimez à jouir dans „les mouchoirs? Aimerez-vous aujourd'hui „à jouir dans ce mouchoir de dentelle?"

Moitié grisée par les coups de langue de Percy, elle s'abat sur la queue de Robert, qu'elle suce au travers du fin tissu et tout en se tordant de jouissance, elle avale cette troisième décharge; elle laisse, en se sauvant, à Robert encore pamé, son mouchoir de dentelle comme souvenir.





DEUXIÈME PARTIE

La séance de flagellation, à laquelle les deux filles venaient d'assister, les avait laissées dans un état d'agitation indescriptible. Vite, elles avaient regagné leur chambre, pendant que Lady Leicester avait rejoint les jeunes gens. Là, se laissant tomber sur l'ottomane et s'épongeant le front et les joues avec leur mouchoir de dentelle, elles se faisaient part de leurs impressions.

„Avez-vous vu," disait Sara, „comme „elle avait grossi la grosse chose, qu'ils „portaient entre leurs jambes? Avez-vous „vu, comme la tête était rouge et comme

„cette partie de leur corps avait l'air de „les faire souffrir ?"

„Je ne sais, ma pauvre Sara," reprit Annie, „mais je me sens toute boulever-„sée et je sens, que je ne dormirai pas „cette nuit, si je n'ai pas éprouvé quel-„ques caresses. Mais hâtons-nous de nous „dévêtir et de nous mettre dans notre lit."

Lorsque les deux beautés furent toutes nues, pendant un instant elles se contemplèrent comme deux jouteuses, qui se mesurent. Puis, Annie saisissant de son bras gauche la taille de sa sœur, l'attira doucement à elle et se mit à lui baiser la nuque, à lui exciter les centres nerveux; puis continuant avec un geste gracieux à lui faire un collier de ses caresses, elle arriva graduellement aux seins qui dressaient déjà leurs petites têtes, avides de volupté.

„Sont-ils assez polissons, au moins,"

dit-elle, „on va vous corriger, mauvais sujets.″

Et Annie prit, l'un après l'autre, entre ses lèvres les deux voluptueux," qu'elle roula doucement, ce qui fit pousser à Sara des soupirs de béatitude.

„Mais, couchons-nous.″

Et les deux sœurs se glissèrent dans le lit comme deux couleuvres et se roulant l'une sur l'autre, bouche contre bouche, sein contre sein, se lardant les lèvres de petits coups de langue, elles commencent par promener leurs doigts agiles vers leur chapelle d'amour. Les boutons, raides comme des becs d'oiseaux, appelaient une caresse et les doigts se fixèrent dans cette région; après une manœuvre rapide, les deux sœurs échangèrent sur leurs bouches enfièvrées des soupirs de jouissance.

„Ah, ma chère Sara, je suis encore „trop excitée pour dormir à présent. „Laisse-moi regarder de près ta petite

„fente, qui pleure encore de plaisir. Laisse-„moi couvrir de baisers passionnés les „fourrées d'or de ta petite grotte."

„Ah, que me fais-tu, Annie?"

„Pas grande chose encore, mais je veux „te faire mourir de bonheur."

Et continuant ce manège, la jeune fille passa sa langue ardente sur le monticule rose, qui se gonflait sous ses caresses, et le chatouilla, le suça, l'aspira et par des coups vifs et précipités amena sur les lèvres de Sara des sons inarticulés, qui peignaient son délire et son ivresse.

Revenue à elle, Sara, pas égoïste, voulut rendre à sa sœur la divine caresse qu'elle venait de recevoir. Annie était tellement excitée par ce qu'elle venait de faire à sa sœur, que la jouissance ne se fit pas attendre et que le contact de la langue et des lèvres de Sara amena une copieuse décharge, qui détendit ses nerfs et les deux sœurs s'endormirent.

A leur réveil, elles se trouvèrent entrelacées, les doigts dans leur fente — elles se baisérent comme deux tendres colombes. Elles se demandèrent alors, quelle faute les deux jeunes cousins avaient bien pu commettre, pour s'attirer de la part d'une femme aussi douce, aussi bonne que Lady Leicester, une correction aussi terrible. Elles se promirent bien, qu'à la première occasion, elles tâcheraient de faire la lumière sur ce sujet.

„Mais, j'y pense," dit Annie, „il s'est „passé tant de choses depuis notre départ „précipité de la maison, que cela m'a fait „oublier de te questionner à ce sujet. Te „rappeles-tu, lorsque nous étions en train „de nous habiller et de préparer notre „petit voyage, tu vis sur le lit de notre „mère une lettre chiffonnée, que tu „pris avec adresse et que tu glissas, sans „rien dire, dans ta poche."

„Oh! c'est vrai," reprend Sara, „j'avais

„absolument oublié cette lettre. Elle est „dans ma petite veste; je l'ai laissée dans „la pochette de poitrine avec mon petit „mouchoir, et j'ai vu tant de choses se „dérouler sous mes yeux, que j'ai tota- „lement oublié de la lire, mais nous „allons, sur le champ, réparer le temps „perdu."

Elle prend la lettre, qui était restée dans sa cachette, à l'abri des regards indiscrets. Elle commence à la lire à sa chère Annie, pour qui elle n'avait point de secret:

„Ma chère Lovesport,

Voici une histoire assez drôle, que je viens de cueillir chez ma corsetière. Je vous l'envoie toute chaude, pensant vous intéresser. Vous connaissez très certainement le fameux ténor C...., qui a récolté tant de succès cet hiver. Fort élégant de son naturel, et d'un physique

agréable, il sut conquérir ou du moins éveiller les sens de Madame E., femme d'un industriel bien connu, et, dame très distinguée, d'un grand esprit, s'occupant de littérature et de musique.

Depuis quelque temps, Madame E. se rendait fréquemment chez sa corsetière, ou plutôt prenait le pretexte de s'y rendre, car au même étage logeait l'oiseau rare, l'objet de ses rèves. La propriétaire qui logeait le grand artiste, s'étonnait bien un peu de ces visites fréquentes, car tout en ignorant le nom de la visiteuse, elle la savait cliente de la corsetière. Elle croyait à des visites de camaraderies; car elle savait le ténor d'une extrême réserve. Cependant, ayant entendu des gémissements dans l'appartement de son locataire, elle fut singulièrement intriguée; tout d'abord, elle crut à une indisposition, mais ayant surpris le bruit d'un baiser, elle comprit que les gémissements étaient

des soupirs de bonheur et, ma foi! elle mit l'œil au trou de la serrure!! Quelle ne fut pas sa stupéfaction, lorsqu'elle vit C.... voluptueusement étendu sur le canapé et Madame E..., splendide dans sa demi-nudité, prosternée à ses pieds, agitant un mouchoir de dentelle, avec lequel elle le caressait. Grâce à ses caresses raffinées, le ténor était sur le point d'être heureux. Elle prend alors, ce que vous savez, dans sa bouche, et ne cesse de sucer, que lorsqu'elle eut obtenu la manne céleste, qu'elle rejeta ensuite dans son mouchoir. Nos deux acteurs partis, après cette scène, elle entra dans la chambre et trouva au pied du canapé le bien-heureux mouchoir, tout imprègné.

Courir chez la corsetière fut ce qu'elle fit de plus pressé. — „Elle va bien, votre cliente," lui dit-elle, en lui contant la scène.

„Je n'aurais jamais cru cela de Madame E.," dit la corsetière stupéfiée ; „et voici comment on sut le nom de l'héroïne. Deux jours après, Madame E.... vint elle-même réclamer son mouchoir de dentelle, auquel, disait-elle, elle attachait une grande valeur ; elle partit, ne se doutant jamais, qu'elle s'était donnée en spectacle Telle est mon histoire ; j'ai pensé, ma chérie, qu'elle vous intéresserait. Je vous embrasse sur votre belle bouche.

Votre vieille amie,

L. C.

P. S. Brûlez cette lettre, sitôt reçue."

„Eh bien, Annie, que penses-tu de „l'aventure ?"

„Elle est, ma foi, très-drôle : mais „brûlons d'abord cette lettre, afin qu'on „ne se doute jamais que nous en avons „pris connaissance."

„Moi, j'avoue franchement, que plu-

„sieurs points sont pour moi des énigmes „et certainement nous arriverons à avoir „la clef et l'explication de tout ce mystère."

A ce moment, des coups répétés retentissent à la porte. C'était Maria qui apportait le déjeuner et qui mit ainsi fin à tous ces ébats.





TROISIÈME PARTIE

Une table, splendidement servie, réunissait de nouveau toute notre jeunesse sous la présidence de la maîtresse du logis. La fête battait son plein et brillait d'une splendeur inaccoutumée. Les candélabres lançaient leurs flots de lumière sur les cristaux étincelants et sur l'argenterie qui s'étalait à profusion sur la nappe russe. Les fleurs, les plantes rares répandaient leur arôme, qui se mélangeait aux effluves féminines.

Les dames aux splendides atours jetaient leur note gaie entre les deux jeunes gens, ravissants dans leur costume

de mignons, Henri III. Les merveilleuses épaules et les seins de neige de nos tendresses sortaient, comme des plantes rares, de leurs calices de dentelles.

Lorsque le premier appetit eut été satisfait et que quelques coupes de champagne eurent relevé le ton de la conversation, les propos grivois allaient entrer en lice. Soudain avec une mine effarée, une soubrette entra, tenant sur un plateau d'argent une dépêche, qu'un facteur venait d'apporter à l'instant. A l'ouverture du pli, la figure de Lady L.... parut se rembrunir et toute la table anxieuse attendait, suspendue à ses lèvres!

„Mina, dites à Ellen, de me préparer „mon costume de voyage; je pars à l'in„stant et Ellen m'accompagne."

Ce disant, elle brandit une coupe de champagne;

„Buvons, mes amis, à notre bon voyage „et à vos gais passetemps pendant mon

„absence, qui ne sera que de deux ou
„trois jours. Je donnerai mes ordres,
„pour que vous soyez chez vous, et que
„rien ne vous manque."

Elle sortit et quelques instants après, on entendit le roulement d'une voiture sur le sable des allées, qui annonça à cette jeunesse qu'ils étaient libres! Les deux jeunes filles, les joues en feu, les yeux scintillant de désir, s'approchent de leurs cavaliers, et avec une voix caressante elles insinuent avec leur curiosité de fille d'Ève, qu'elles avaient une question à leur poser, qui leur brûlait les lèvres.

„Allez! mes jeunesses," dit Robert.

„Eh bien," reprit Annie, „seriez-vous
„assez aimable de nous dire, quelle est
„la faute si grave, que vous avez com-
„mise, pour avoir mérité de la part de
„notre charmante hôtesse une si cruelle
„correction?"

„Nous sommes prêts," reprit Robert „à

„vous édifier, en tous points, sur notre „conduite, mais à une ou plusieurs conditions. D'abord, vous allez nous jurer „une discrétion absolue, sur tout ce que „nous allons vous raconter, et vous nous „permettrez ensuite quelques badinages „sur vos charmantes personnes, car la „vue de vos superbes poitrines nous fait „pressentir des charmes secrets, que vos „dentelles seules,dont nous sommes jaloux, „connaissent et caressent."

Les jeunes filles, qui entouraient déjà de leurs bras nus le cou de leurs voisins, s'écrièrent ensemble:

„Oh! soyez sans craintes; nous vous „jurons un silence absolu et ce secret „que vous nous confiez, ne nous quittera „qu'avec la vie; et pour être plus à notre „aise, passons, si vous le voulez bien, „dans notre appartement, que vous ne „connaissez pas, et nous serons à l'abri

„de tous les regards indiscrets. Cavaliers, „le bras aux dames."

Sur la recommandation de Percy, chaque convive prit une coupe et une bouteille de champagne, et la joyeuse assemblée prit le chemin du Gynécée. Les candélabres, les flambeaux furent allumés et pendant que les jeunes filles disposaient deux ottomanes, les jeunes gens admiraient la comfortable et luxueuse installation des deux sœurs. Elles firent asseoir les deux jeunes gens sur une large banquette, mollement rembourée, et elles prirent place à leurs côtés. Robert en sa qualité d'ainé, prit la parole.

„A notre arrivée dans notre chambre, „après nous être rapidement déshabillés „et mis au lit, nous avons commencé „par nous branler!"

A ces mots, les jeunes filles se regardent avec une mine interrogative.

„Je comprends votre étonnement,"

reprend Robert, „et pour plus de clarté „dans notre discours, nous allons, si vous „le voulez bien, joindre l'acte à la parole."

Ce disant, Robert glissant gentiment sa main vers le pantalon de Percy, d'un doigt agile fait sauter les boutons de la braguette et sous les yeux étonnés et ravis des jeunes filles, rouges de pudeur et de désirs, met à l'air le splendide arbre d'amour. De son côté, Percy avait réussi à ouvrir la culotte de Robert et à en sortir son énorme engin à la tête rubiconde.

„Maintenant, mes poulettes," continua Robert, „pour donner plus de piquant et „plus de vérité à la chose, vous allez „nous donner vos mouchoirs."

Aussitôt Annie sortit de sa poche un tout mignon mouchoir de linon, tout enguirlandé de broderies, et garni d'une haute et riche valenciennes et le tendit à Robert. Percy prit au corsage de Sara

un ravissant mouchoir encadré d'un merveilleux point de Venise. Nos deux apôtres s'empressèrent d'enrouler autour de leur verge durcie les mouchoirs de leur belle, de coiffer la tête avec le milieu et de réserver les dentelles pour garnir le pourtour. Ils commencèrent réciproquement une masturbation lente, que rendaient plus excitante les aspérités de la dentelle. Les deux fillettes, penchées sur les deux queues agitées, ne perdaient pas un mouvement et retenaient leur respiration, pour mieux suivre le phénomène.

L'excitation était telle, qu'en quelques secondes le linon fut soulevé par un double jet saccadé et littéralement emprègné par la double décharge, pendant que nos deux amoureux s'abandonnaient à une douce langueur.

Les jeunes filles reprirent délicatement chacune leur mouchoir. Annie le déplia lentement et avec précaution, sans rien

perdre du ravissant spectacle. Quand elle eut étalé complètement sur sa main le fond de son mouchoir, elle aperçut ce flot de liquide, qui ressemblait à de la crême. Elle ne résiste pas à la tentation d'y tremper le bout de son doigt et de le porter à ses lèvres; trouvant ce nectar à son goût, comme une vraie petite chatte, elle efface avec sa langue toutes les souillures que le sperme avait fait sur la broderie et la Valenciennes. Pour ne pas rester en retard, Sara lècha, avala la décharge que Percy avait projetée sur son mouchoir de point de Venise.

Pour laisser un peu reposer leur coursier, et pour reprendre haleine, Percy raconta les amoureuses aventures, dont il avait été témoin et acteur avec ses camarades de l'Université. Il raconta, que quelquefois dans des élans de tendresse ou de lubricité, il avait vu les doigts, remplacés avantageusement par le velours

des lèvres. A ce récit, le sein de Sara s'agitait, sa respiration devenait précipitée.

„Ne nous sera-t-il jamais donné," dit-elle, „d'assister à un pareil spectacle ?"

„Qu'en dites-vous, Robert?" dit Annie, que le récit de Percy avait tellement excitée, qu'elle pressait toujours contre ses lèvres amoureuses son mouchoir de Valenciennes.

„Si vous nous promettez encore une „fois le silence, et si vous nous laissez „vous caresser à notre guise, nous vous „donnerons bientôt ce spectacle," dit Percy.

„Mais quand?"

Le membre de Robert, que tous ces récits et ces scènes avaient prodigieusement rebandé, se dressait comme une pique, prêt à commencer une nouvelle lutte, mais avant de rien faire, les deux champions jugèrent utile d'enlever complètement leur culotte, et de ne garder que leur pourpoint de satin, sous lequel flottait

leur chemise de surah, garnie de Malines. Le membre de Robert semblable à un battant de cloche, s'agitait, soulevant le fin tissu. „Mets-toi sur le bord de l'otto-„mane, et écarte bien les jambes," dit Percy, en relevant la chemise de son ami, jusqu'au dessus de la ceinture, ce qui faisait un cadre charmant à ce tableau. Il s'agenouille devant lui et commence une série de baisers. Avec la pointe de sa langue, il larde le ventre, le haut des cuisses,et arrive sur les boules d'amour,qu'il prend alternativement dans sa bouche. Pendant ce jeu, les deux sœurs étaient penchées, frôlant presque de leurs joues la bouche de l'opérateur. Sous ces baisers, la verge étant prête d'éclater, Percy la prend alors entre ses lèvres ardentes, aspire et suce ce frais bigarreau, l'engloutit jusqu'au fond de sa bouche et continue de fouetter le filet avec la pointe de sa langue. Sous cette excitation invin-

cible, l'explosion se fit au milieu des exclamations de jouissance que faisait Robert. Son sperme jaillit avec force, jusqu'au fond de la bouche de Percy, qui le têta et l'avala jusqu'à la dernière goutte.

Robert, malgré tout cela, continue de bander. Il se léve comme un ressort, soulève Percy comme une plume, le couche sur l'ottomane, se saisit de sa queue et la suce avec un tel raffinement, que le jeune blondin s'évanouit, en crachant sa semence dans la bouche de ce vampire.

Ce double spectacle avait mis les deux sœurs dans une excitation voisine de la folie; aussi ne se firent-elles pas prier de se dépouiller complètement de leurs vêtements, ne gardant que leur chemise de dentelle et leurs bas de soie à jour.

Les bouclettes frisées, qui gardaient l'entrée de leurs charmes, perlaient de gouellettes de rosée d'amour. „Sucez-vous

„devant nous, mes mignonnes, nous repren-
„drons des forces à vous voir travailler."

L'ainée, à ces mots, renverse sa sœur sur le bord du lit et s'agenouille devant le bosquet de Cypris. Elle y plaque ses lèvres sensuelles et roulant le bouton d'amour comme une fraise, elle le fouette du bout de sa langue. Elle le lèche, elle le suce, elle l'aspire et tire avec une copieuse décharge des cris inarticulés de la bouche de Sara, qui se tordait de jouissance et continuait de cracher à la figure de sa sœur, qui dut s'éponger avec son mouchoir de dentelle, qui vit se marier dans ses fines mailles le foutre de sa sœur avec le sperme de Robert.

Sara, revenue de son évanouissement, cède sa place à sa sœur, qui après quelques minutes d'un lèchement raffiné, reçoit sur le bout de sa langue et sur ses lèvres une pluie chaude, que distillait le clitoris en chaleur. N'ayant pas apaisé

le feu qui les dévorait et qui circulait dans leurs veines, les deux sœurs se dépouillent de leurs chemises, se couchent sur le tapis en sens inverses, appliquent leurs lèvres en feu sur la conque de Venus, qui pleurait d'amour, et la langue à l'embouchure, les deux jouteuses luttent de vigueur et de lubricité; on n'entendait que le bruit des langues lapant, fouettant les clitoris. La jouissance fut prompte comme l'éclair et se termina au milieu de contorsions et de spasmes indescriptibles, elles roulèrent inanimées aux pieds de leurs jeunes amants. Quand elles reprirent leurs sens, chaque amoureux tenait à la main une coupe pleine de champagne.

„Buvons, chéries, buvons pour réparer „nos forces, buvons pour recommencer „de vigoureux combats, mêlons dans nos „seins le jus de la treille aux flots „amoureux de Vénus."

Les coupes se vidèrent à la ronde. Annie venait d'achever la sienne.

„Mes amis," dit-elle, „puisque nous som-„mes en train de raconter et de faire des „choses insensées, laissez-moi vous dire „une petite histoire, qui ne vous inté-„ressera peut-être que faiblement, mais „qui aura toujours le mérite, de nous „donner le temps de nous reposer.

„A notre sortie de pension, notre „mère, voulant nous traiter en grandes „demoiselles, nous donna une femme de „chambre. Elle lui avait été chaudement „recommandée par la maitresse de l'insti-„tution, elle avait en outre les meilleures „références, C'était une brune, aux yeux „vifs, pétillants, aux lèvres épaisses et „charnues, avec un léger duvet, qui courait „d'un coin à l'autre, au dessus de sa „grande bouche, que garnissait deux ran-„gées de perles, des cheveux crépus, et „vous aurez le type de la plus parfaite

„Créole. Du reste, elle avait des manières
„excessivement distinguées, elle avait ab-
„solument le ton de la bonne société, elle
„avait été au service d'une princesse
„russe, qui l'avait formée dans la perfec-
„tion. Les premiers jours tout alla pour
„le mieux, mais elle ne tint ni paix, ni
„fin, qu'elle n'êut obtenu de notre mère
„l'acquisition de certain meuble, dont nous
„ignorions l'existence et l'usage. Donc un
„soir, nous trouvâmes dans notre cabinet
„de toilette un petit meuble bas, à forme
„de guittare, qui nous intrigua fort.
„Nous le fûmes bien d'avantage, lorsque
„nous vîmes Maria verser dans la cu-
„vette de l'eau fraîche et quelques gout-
„tes de parfum. Elle me déshabille pre-
„mière et lorsque je suis nue, avant de
„revêtir ma chemise de nuit, elle me
„fait placer à cheval sur la guitare,
„qu'elle dit s'appeler bidet, et là, avec une
„éponge fine, elle me lave ma petite

„bouche d'amour; avec un doigt léger „elle caresse le bouton de rose et le sèche „avec un mouchoir de batiste. Même „manège avec ma sœur et ce fut tout. „Le lendemain même opération, après l'é- „ponge le doigt; mais voyant que sous la „friction j'éprouve quelques contractions, „elle insista plus longtemps, mais sans „ajouter un mot. Le troisième jour, je „remarquai que ses yeux brillaient d'un „éclat inacoutumé; lorsqu'elle m'eut enlevé „ma chemise, elle me regardait avec des „yeux étranges. Elle me place sur le „bidet, fait les ablutions et caresse fran- „chement le petit bouton d'amour avec „l'éponge qu'elle cherche a introduire „plus avant, et recommence comme les „jours précédants la douce friction avec „son doigt. J'y trouvais un réel plaisir; „mais ne voulant pas prolonger davan- „tage, elle m'essaye cette fois avec un „ravissant mouchoir de batiste, brodé,

„qu'elle avait dû dérober dans la chambre „de ma mère. „Mademoiselle, j'ai fait au„jourd'hui un lavage plus complet. Per„mettez que je sèche l'intérieur, car rien „n'est plus malsain que de laisser ces „organes humides; si mademoiselle veut „s'étendre sur la chaise longue."

„Elle s'agenouilla entre mes cuisses, „promena amoureusement le mouchoir de „batiste sur mes lèvres, qu'elle écarta, et „appliqua un baiser sur ma fente. Je „sentis sa langue, qui cherchait à enlever „l'humidité, qu'elle prétendait y avoir „laissé. Sous cette caresse aussi douce „qu'inattendue, je m'évanouis de plaisir. „Lorsque je me réveillai, j'étais dans mon „lit, couchée côte à côte avec Sara. Je „croyais avoir fait un rève de plaisir."

Ce récit terminé, les coupes se remplissent et se vident de nouveau.

„Mesdemoiselles," dit Robert, „il est „temps que nous vous donnions une ex-

„plication sur la nature et le rôle de tous „ces organes, que vous avez vu fonctionner avec tant de plaisir, et qui vous ont „procuré déjà une jolie somme de jouissance. Sachez que vous portez entre vos „cuisses un jardin, et que ce jardin doit „être arrosé. L'entrée de votre jardin, „c'est votre bouche d'amour. Le pommeau „d'arrosage est le bâton, que j'ai l'honneur de vous présenter. Lorsqu'il crache „dans vos allées et que, vous-même, vous „lâchez votre rosée céleste, si ces deux „fluides se rencontrent, crac . . . vous êtes „enceinte."

„Eh bien, alors !" s'écrie Annie, en éclatant de rire, „je suis bien sure, que „mon mouchoir de dentelle est enceint."

Cette sortie provoqua un rire général, vite réprimé par l'orateur.

„De plus, l'entrée de vos jardins, mes „demoiselles, est fermée par une porte „que l'on nomme la Virginité. Donc, pour

„ces deux raisons, quoique cette jouis-
„sance soit immense pour tous, nous nous
„en priverons, parce que vous ces-
„seriez d'être vierge et vous ne trou-
„veriez plus à vous marier et de plus,
„ce qui est plus grave, vous deviendriez
„enceinte. Mais consolez-vous, vous aurez
„un aperçu de cette jouissance, et peut-
„être avec un piquant de plus, vous
„aurez le profit, le plaisir et point l'in-
„convénient. Quelque manière que l'on
„emploie, les préludes sont toujours dou-
„loureux. Donc, attendez-vous à souffrir
„un peu tout d'abord, mais ensuite vous
„ressentirez une jouissance indicible."

„Vite, commençons," dirent les jeunes
„filles, „nous brûlons, arrosez nos jardins,
„mariez nos jouissances."

„Moi d'abord,"dit Annie, „comme ainée,
„je commence."

Et prenant Robert par sa grosse queue :

„Voilà votre victime. Mais arrêtez un

„instant, j'ai une idée. Avant d'être im-
„molée pour le grand sacrifice, je veux
„encore marier Vénus et Bacchus."

Elle tenait, en effet, d'une main sa coupe de champagne et de l'autre la grosse verge de Robert, qu'elle branle lentement, avec une douceur infinie. Robert voyant qu'elle voulait mener cette aventure jusqu'au bout, s'asseoit sur le bord de l'ottomane. Annie continue ses caresses énervantes, jusqu'au moment, où quelques saccades du membre annoncent la crise. La respiration de Robert devient plus rapide.

„Ah! que c'est bon!"

Annie, qui n'attendait que ce moment, présente sa coupe de champagne à l'embouchure de la queue, qui crache dans le blond liquide un flot de sperme onctueux, qui se mèle à la mousse.

„A nos amours Robert!" dit-elle, en buvant lentement ce philtre amoureux.

„Canoniers, à vos pièces maintenant!"

Cet acte de folie avait fait rebander Robert immédiatement. Il prie la jeune fille de s'agenouiller sur le bord de l'ottomane et de s'appuyer fortement sur le dossier. S'agenouillant à son tour sur un coussin, aux pieds de la belle, il écarte les deux superbes fesses. Alors apparaissent à ses yeux émerveillés la sombre entrée de Sodome et le doux verger de Cypris, complètement barré. D'une langue agile, il chatouille le petit point noir, et fait entrer un flot de salive, qui doit faciliter le percement de la rosette.

Lorsqu'il juge la route suffisamment humide, il se fait lubréfier le begarreau par Percy, qui embouche l'instrument, qu'il couvre de sa salive embaumée et faisant écarter une fesse de la victime par Percy et l'autre par Sara, il présente sa pique à la porte infernale, il pousse. Annie lance des gémissements, qu'elle

étouffe, en s'enfoncant dans la bouche et en mordant son mouchoir de dentelle. Enfin, la queue pénètre, et bientôt les épines se changent en roses. Le gros cylindre bien lubréfié, allait et venait dans cette gaine chaude et serrée.

„Ah, que c'est bon,... toujours!... encore... enfonce... ne t'arrête pas!"

Robert sentait l'ouverture de la vierge, qui se contractait à couper son gland. Enfin s'arcboutant à la taille, il joue vigoureusement des reins, se démène comme un enragé et lance dans ce cul virginal une mitraille brûlante, qui jaillit en flots saccadés, prolongeant l'extase de Robert, arrachant à Annie des cris de rage amoureuse et laisse les deux jouteurs, épuisés de jouissance.

Percy, prodigieusement excité par ce spectacle, dévorait Sara, suçait sa langue et ses lèvres et lui demandait tacitement une pareille volupté.

Sara, comprenant le désir de Percy, s'est placée sur l'ottomane, qui fait face au groupe de sa sœur ; déjà Percy a graissé de sa langue la rosette immaculée. Sa belle verge, encore toute humectée des baisers de Sara, qui l'avait sucée pendant la scène précédente, se présente à la porte, pousse, enfonce et provoque chez sa belle, une crise amoureuse, qui ne se termine que par la perte de connaissance des combattants. Les quatre acteurs,rouges comme des pivoines, se remettent à boire et se racontent des histoires scabreuses, pour donner à leur deux engins le temps de prendre un repos bien gagné.

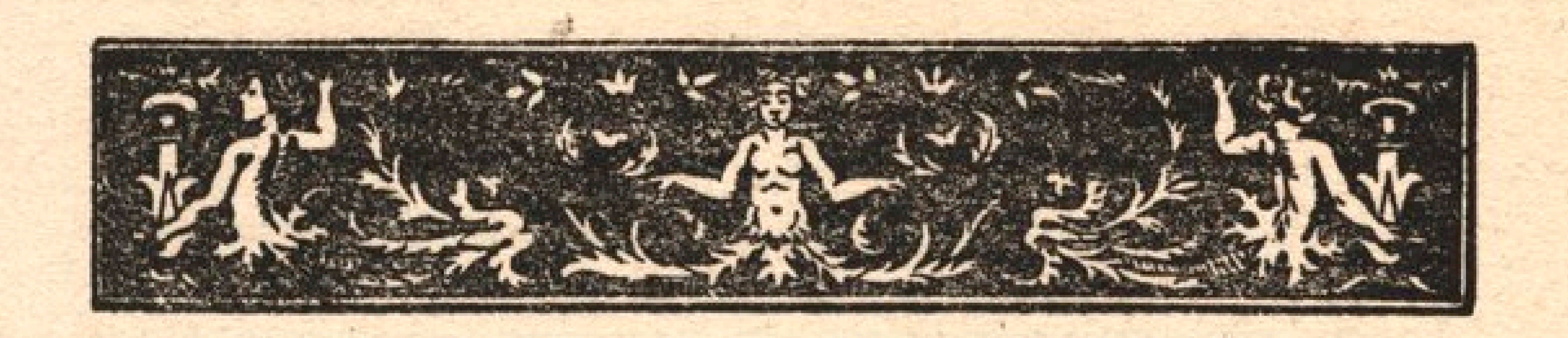
Robert, qui était l'ainé et le plus raisonnable de la bande, fit la proposition suivante :

„Mes chères petites, vous êtes toutes „rendues de volupté; et bien, si vous „voulez m'en croire, vous allez vous glisser

„dans votre dodo, et nous allons vous „souhaiter le bonsoir; nous remettrons à „demain la suite de nos ébats. Une „bonne nuit réparera vos forces et „demain, je donnerai mes ordres à la „cuisine, pour que, le soir, nos combats „ne manquent pas de munitions."

La proposition adoptée, la jeune assemblée se sépara.





QUATRIÈME PARTIE

Dans le salon de Lady Leicester brillamment éclairé, on voyait deux corrects habits noirs, cravatés de blanc, aux plastrons immaculés. Personne ne se serait douté, à la vue de ces deux gentlemen, d'une tenue si irréprochable, que c'étaient nos deux apôtres.

Sur les divans, Miss Anna était dans une ravissante toilette de peau de soie crême, dont la large échancrure découvrit deux seins d'une pureté de ligne adorable. Elle s'éventait nonchalamment avec un somptueux mouchoir de point d'Alençon et buvait par petites gorgées un mocka,

aux arômes suaves, dans une minuscule tasse de vermeil.

Sa sœur Sara fumait une cigarette turque. Elle était vraiment adorable dans sa toilette bleu paon, au corsage largement décolleté en carré et soit coquetterie, soit ne sachant où le loger, elle avait placé entre ses seins un coquet petit mouchoir de Valenciennes, tout en entre-deux, broderies et dentelles. On aurait vraiment dit, que l'ouvreuse avait oublié, en le faisant, la place du nez.

Les deux jeunes gens fumaient de délicieux Havanes, dont ils aspiraient les spirales bleues, qu'ils envoyaient au plafond avec béatitude. Lorsque les cigares furent finis, le café absorbé, nos quatre partenaires burent un verre de Kummel et sur la proposition d'Annie la joyeuse troupe alla terminer la soirée dans l'appartement de ces dames.

Cette fois toute gêne étant exclue, on

procède avec empressement à un déshabillage général.

Les jeunes filles ne conservent pour tous vêtements que leurs bas de soie, leur mignon soulier et leur mouchoir de dentelle. Les jeunes gens restent dans le simple appareil, offrant aux regards avides des deux sœurs deux verges rutilantes, gonflées de sperme et d'amour, qui attendaient impatiemment leur délivrance.

Ils s'étaient assis tous deux sur la même ottomane, et sans les faire languir Annie prit la parole. „Voulez-vous que nous essayions, si vos cigares sont aussi „bons que les Havanes, que vous venez „de fumer?"

Et sans autres cérémonies, comme deux dégrafées de restaurant de nuit, les deux belles s'agenouillent et portent à leurs lèvres les deux superbes Panatellas, qu'elles caressent de la pointe de la langue, qu'elles mordillent de leurs que-

nottes nacrées et qu'elles sucent avec leur bouche charnue; elles avaient soif et elles avalèrent la première décharge, qui arracha à chaque amoureux un soupir de plaisir sans retirer les queues de leur bouche. Les deux sœurs branlent le filet avec l'agilité d'un tremblant électrique et grâce à cette douce masturbation, l'érection fut vite à son comble. Elles reprennent alors leur mouvement de succion avec leur lèvres. La caresse était si forte, si aigue, qu'elle arrachait à nos jeunes gens des gémissements de bonheur et de souffrance. Enfin, la nature une seconde fois vaincue lança dans chaque bouche une lave brûlante, qui fut aspirée, goutte à goutte, et avalée avec le regret de n'en pas rencontrer davantage.

„Avant de procéder à notre grande „scéne, Robert, il est bon que nous „reparions nos forces perdues par un

„peu de repos et par le récit de quelques „aventures. Tenez, au fait, je vais, moi, „vous en raconter une histoire.

„C'était la fin de l'année scolaire, les „vacances allaient commencer et avant „d'entrer dans la vie, comme le disait „mon père, il est bon de faire une retraite. „Donc, mon père me conduisit encore „dans une abbaye célèbre des P. de la „F. Le voyage très pittoresque fut pour „moi une grande distraction. Les grands „spectacles de la nature ont toujours eu „le don de faire éclater mon admiration. „Nous arrivâmes bientôt à l'entrée d'un „grand bois de sapins, et après quelques „heures de marche, nous trouvâmes la „porte du monastère. Le supérieur „du couvent, informé par mon père du „but de notre visite, nous fit le plus bien-„veillant accueil. Il me conduisit à ma „cellule. Là, mon père me fit ses adieux, „m'annonçant que dans huit jours il re-

„viendrait me chercher. Je restais seul, „abandonné à mes réflexious et faisant „l'inventaire de la petite pièce, je trouvais „un lit très propre et quelques meubles. „Une petite fenêtre donnait sur l'immense „parc du monastère, le coup d'œil en était „ravissant. Les premiers jours se passè- „rent sans incidents; je suivais machina- „lement les exercises religieux, comme „j'aurais fait tout autre chose. Les dix „religieux qui composaient le personnel, „s'évertuaient à me rendre la vie agréable „et charmante. Le supérieur surtout me „cajolait, me menait souvent dans sa „chambre, cherchait à pénétrer le fond „de mon cœur, pour savoir à quel degré „d'innocence ou de connaissance de la „vie et des plaisirs je devais me trouver. „Mais j'étais absolument muet. Les quatre „premiers jours se passèrent sans intérêt, „sinon que le soir, lorsque couché dans „mon petit lit, je crus entendre des voix

„dans la pièce voisine. Je prêtais l'oreille, „et nul doute, les religieux tenaient con· „seil. Je me glisse de mon lit et découvre „un point brillant dans la cloison. J'y „colle mon œil et je vois en effet mes „moines assis en rond dans uue grande „salle, la salle du conseil. Le supérieur „écoutant le récit de l'un d'eux, voici ce „que je crus comprendro. Un jeune pâtre, „disait le narrateur, avait été surpris contre „la chapelle, faisant des ordures et com· „mettant un acte indécent; le mur du „saint lieu avait reçu les éclaboussures „du malheureux. Arrêté aussitôt par le „portier, il avait été enfermé en attendant „la décision du conseil. Le supérieur „prend la parole et s'adresse au cou- „pable, qui tremblait de tous ses membres „et que je venais d'entrevoir; c'était un „jeune garçon de 16 ans, d'une fort jolie „figure.

„Vous venez d'entendre l'accusation „portée contre vous?"

„Mon Père, c'est faux.

„Imposteur, vous osez aggraver votre „crime par un mensonge? Nous allons „déliberer sur votre sort."

„Pendant quelques instants les mornes „se consultent et après maints avis, que „je ne pouvais saisir, le supérieur reprit „la parole:

„En face de l'énorme attentat, que „vous avez commis contre le saint lieu, „notre saint tribunal vous condamne à „la fustigation sanglante, à l'épuisement „et à l'empalement. Cette sentence rece„vra son exécution dans les vingt-quatre „heures. Qu'on emmène le coupable.

„Je me précipitais dans mon lit et „tâchais de m'endormir. Le lendemain la „journée se passa calme; mais par extra„ordinaire le souper fut très-gai. Les re„ligieux mangèrent et burent plus que

„de coutume. Enfin, l'heure du coucher „arrivée, je me glissais dans ma cellule „et je pris de suite mon poste d'observa- „tion.

„La salle du conseil était vide. Je re- „marquai, en plus, une banquette étroite, „placée au milieu de la pièce. A ce moment „les moines entraient en séance. Le supé- „rieur fait avancer le coupable, lui fait „bander les yeux et le fait dépouiller de „tous ses vêtements. Lorsqu'il est tout „nu, il le fait coucher à plat ventre „sur la banquette, lui fait attacher les bras „et les jambes aux quatre pieds du meuble „et ordonne de commencer la flagellation.

„Deux moines s'avancent, armés de „martinets, et là, d'une main vigoureuse, „font tomber sur les fesses du patient „une grèle de coups, qui lui arrachent „des cris de douleur. Il se tordait, en hur- „lant, dès les premiers coups; de longues „rayures, en relief, rouges, puis bleuâtres,

„se dessinèrent sur la peau fine du pâtre,
„ses cris terribles s'étranglèrent dans sa
„gorge, les martinets marchaient toujours,
„striant les reins et les cuisses ; tout à
„coup, une ligne sanglante apparut, puis
„des gouttes vermeilles brillèrent, ruisse-
„lèrent plus abondantes, coulèrent le long
„des fesses, des cuisses ; les cordelettes
„s'imprimaient en creux, se rougissant
„dans les sillons sanguinolents, qu'elles
„formaient dans la peau meurtrie. Le
„supérieur fait signe de cesser le supplice,
„voyant le patient prêt à s'évanouir. On
„lui administre un cordial, on le détache
„et on le fait tenir debout, en l'appuyant
„contre une stalle. Phénomène étrange,
„la verge du pauvre jeune homme bandait
„terriblement, on voyait le gland turges-
„cent, qui menaçait de faire éclater la
„peau du prépuce. A ce moment, le
„supérieur demande la verge et la palette.
„Un moine tend aussitôt un petit jonc

„mince et flexible, que le supérieur fait
„siffler d'une façon terrible. Un autre
„moine s'approche, en tenant une longue
„planchette étroite, creusée en gouttière,
„dans laquelle il loge la queue du pâtre,
„qui porte sur toute sa longueur, en y
„prenant un point d'appui. Le supérieur
„brandit sa mince cravache et applique
„un coup sec sur le membre gonflé, puis
„un second, puis un troisième, chaque
„fois l'instrument de torture s'abat avec
„un sifflement terrible, les cris du jeune
„homme sont déchirants, le supérieur
„frappe toujours..... Enfin le sang parait
„et le bourreau ne cesse de frapper, que
„lorsqu'un filet rouge vient à couler le
„long de la gouttière de la planchette....
„Enlevez le bandeau du coupable et laissez
„le reposer. Les coups de verge sur ce
„pénis en érection, avaient occasionné une
„douleur si vive, que les plaintes et les
„gémissements se succédaient sans trève,

„ils ne prirent fin que sur la menace de „recommencer le supplice.

„On apporte à la victime un breuvage, „qui doit posséder des vertus merveilleuses, „car je vois les joues du jeune garçon se „colorer, son teint revenir à la vie, en „même temps, une érection formidable „envahir son membre ensanglanté.

„Remettez le bandeau sur les yeux du „coupable, dit le supérieur, et disposez-le „à subir le supplice de l'épuisement.

„Le jeune homme est de nouveau „couché sur la banquette; mais cette fois „sur le dos, les fesses sur le bord et les „jambes pendantes, dans le plus grand „écartement possible; des anneaux et des „liens fixent les quatre membres au sol. „Chose remarquable, le pauvre diable „bandait d'une manière formidable.

„Le supérieur s'avance, s'agenouille „entre les jambes du patient, ouvre la „bouche, engloutit entre ses lèvres de

„satyre, cette verge gonflée, et la suce „avec componction, il se relève en se „lèchant les lèvres et cède sa place au „second, qui s'agenouille à son tour et „prend dans sa bouche cette verge qui „bandait toujours; il la suce quelques „instants et reçoit la deuxième éjaculation; „le troisième, le quatrième se succèdent, „en procédant comme les précédents et „arrachant au jeune pâtre des soupirs de „plaisir et du sperme qui devenait plus „rare. Au cinquième, l'érection fait défaut. „Mais les vampires suçaient toujours, „tous y passèrent, les uns après les autres, „mais les soupirs de bonheur firent place „aux cris de douleur, car le dixième, „furieux de trouver la place vide, suçait „avec une telle frénésie, mordait le gland „avec une telle rage, que sa bouche ne „put obtenir que du sang; — ainsi finit „le supplice de l'épuisement, laissant „le jeune homme évanoui, la tête roulant

„sur le côté. — On lui enlève son ban-
„deau et on le frictionne vigoureusement,
„et grâce au cordial, on le ramène, une
„deuxième fois, à la vie. Quelques instants
„de repos lui sont accordés, mais bientôt
„la dure voix du supérieur ordonne, qu'on
„dispose le coupable pour l'empalement.
„On lui rebande les yeux et on le recouche
„à plat ventre sur le banquette, en ayant
„soin de glisser sous le ventre un billot,
„pour faire saillir les fesses; les jambes
„sont comme précédemment pendantes et
„dans le plus grand écart possible et fixées
„au sol par des liens, les bras sont égale-
„ment fixés par des anneaux pour enlever
„toute possibilité de mouvement. Par
„cette position, les fesses toutes sanglantes,
„sont très-saillantes et on apercoit l'anus
„virginal, qui est comme le point de mire
„de cette cible rouge. A un signal donné,
„tous les moines quittent leurs robes et
„je les vois tous, avec des membres gonflés

„de luxure, prêts à éclater. Le supérieur „s'approche le premier, et sans préambule, „il présente son énorme engin à la porte „de Sodome; il pousse, la victime crie; il „s'agite, il pénètre, il encule le pâtre „jusqu'à la garde, et en trois secondes, il „a inondé ce derrière sanglant de son „sperme écumant. Le deuxième moine „se présente et trouve le passage préparé, „il s'y plonge, il s'y trémousse avec délice „et crache sa semence dans le conduit „du pauvre diable, qui pousse des cris „déchirants et subit, sans pouvoir s'y „opposer, les dix décharges, de ces „dards d'une grosseur formidable. Lorsque le dixième eut déchargé, il re„bande sur le champ et recommence „une seconde décharge, qui fait pousser „des cris à fendre l'ame, à cette pauvre „victime. Lorsque le moine se releva, sa „verge était couverte de sang et on aurait „logé le poing dans l'anus béant du sup-

„plicié, d'où l'on voyait sortir un horrible „mélange de sang, de sperme et de ma„tières. Oserai-je vous le dire ?... cette „série de spectacles plus barbares, les „uns que les autres, avait eu sur moi „un effet surprenant, je bandais d'une „façon horrible et trois fois, de suite, je „lançais dans mes doigts crispés, une lave „de feu.

Si, au moins, tu avais eu mon mouchoir de dentelle, dit Sara, qui avait glissé, la haute Valenciennes du bord, entre les lèvres de sa fente et s'amusait à frotter son bouton, qui pleurait d'amour.

Annie, énervée par le récit, se tamponnait les poils avec son mouchoir d'Alençon, qui en essuyait les perles humides.

— „Vite, la grande scène, vite, Robert, „ton récit nous a consumé, je veux qu'on „m'encule, je veux qu'on m'épuise, et tout „bas, entre ses dents, je veux qu'on me „fouette.

Robert fait mettre Annie à genoux, sur le rebord de l'ottomone, fait glisser Sara, assise entre les jambes de sa sœur, la tête à la hauteur de sa fente, fait asseoir Percy sur le dossier de l'ottomane en face d'Annie.

A cette furie, il s'écrie „en avant" et pendant que sa grosse queue, pénètre cette rosette affamée, la douce langue de Sara, caresse le bouton d'amour, et la jolie verge de Percy, est happée au passage par les lèvres de velours de l'héroine, qui n'a pas un orifice inoccupé. Chacun travaille avec rage, Robert pousse avec vigueur Sara lèche avec un délire de volupté, enfin, au milieu des cris de jouissance, tous nos champions éclatent à la fois et des torrents de foutre inondent cette bachante, qui se roule sur le tapis, en déchirant avec rage son mouchoir d'Alençon. Revenue de son extase lubrique, Annie veut recommencer la scène, mais en donnant à Sara, la place

qu'elle occupait tout à l'heure, et en ordonnant à Percy de venir sonder avec sa pique amoureuse, l'anus presque virginal de sa chère compagne. Le groupe se replace, Robert est chargé d'abreuver Sara et Annie de la lécher. De nouveaux cris de jouissance éclatent, de nouveaux jets d'amour partent, mais, au moment où la grappe humaine se défait, soudain la porte s'ouvre avec fracas, et apparait stupéfiée Lady Leicester. Les jeunes filles, que ce spectacle à dégrisé cherchent leurs vêtements en rampant derrière les meubles.

Lorsque l'émotion est un peu calmée et que Lady Leicester a pu placer une parole.

„Comment, misérables pourceaux que „vous êtes, c'est ainsi que vous violez „les lois de l'hospitalité ? C'est ainsi, „que vous passez le temps chez une hon„nête personne? que vous souillez sa „maison, que vous la transformez en enfer?

„Vous mériteriez que j'informe, à l'instant, „vos familles et que l'on vous fasse, sur „le champ, enfermer dans une maison de „force. Je ne veux pas attendre plus „longtemps, sans vous avoir fait sentir „le poids de ma colère. Ellen vite! ap- „portez cravache, verge, martinet, pour „ensanglanter ces derrières, qui viennent d'être souillés d'une façon infâme.

Ainsi, sans s'en douter, le désir d'Annie, allait s'accomplir, et on vit bientôt les quatre derrières, fumant sous les coups redoublés de Lady Leicester et d'Ellen, qui lui prêta son vigoureux concours, et l'on put dire, une fois de plus, que le château avait vu, le triomphe de la verge.

Le second volume aura pour titre :

Le Fétichisme en amour.



LE FÉTICHISME

EN

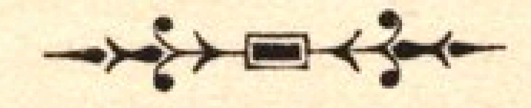
AMOUR.

LE

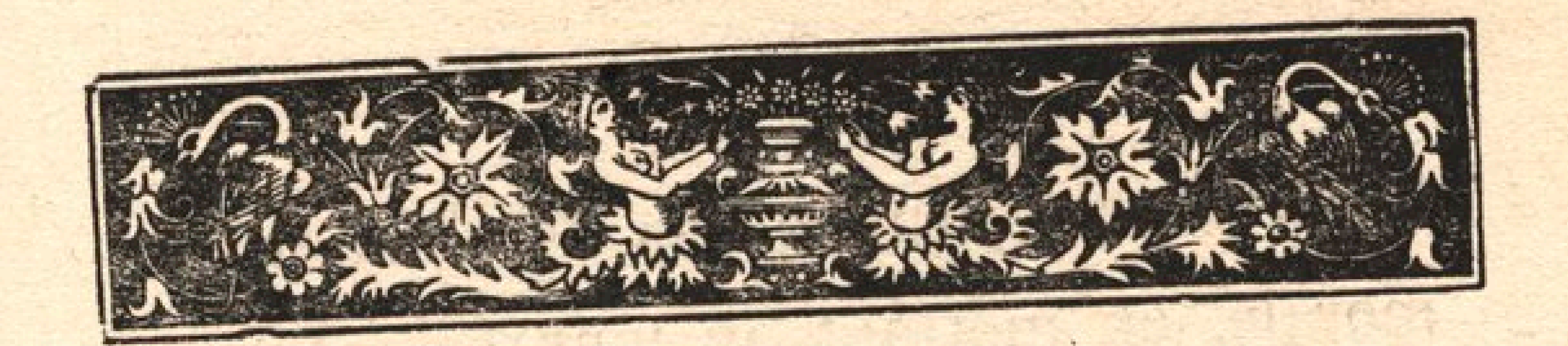
FÉTICHISME

EN

AMOUR.



ROTTERDAM — PARIS.



AVANT PROPOS.

La littérature contemporaine, je parle de la littérature scientifique, s'est beaucoup occupée ces derniers temps, des troubles psychiques, qui touchaient au sens génital.

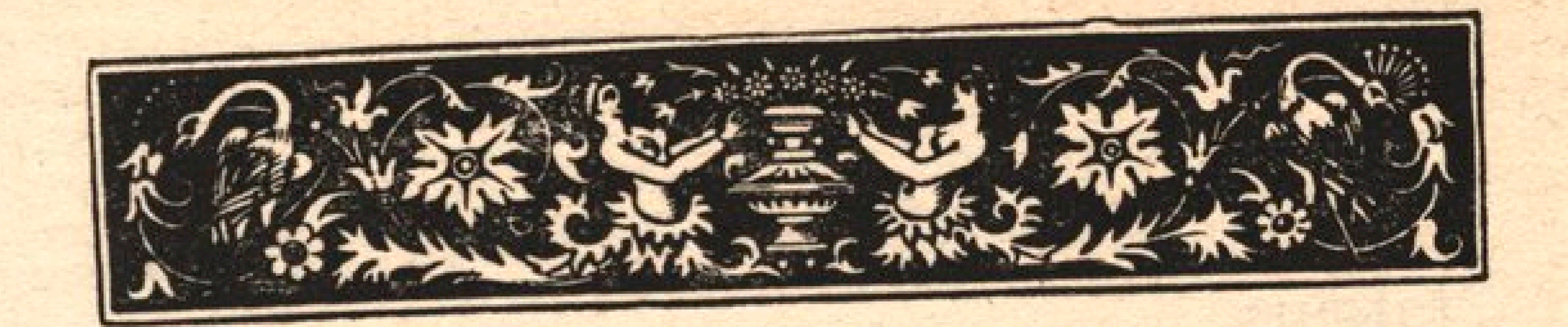
Binet, Moll, Lasségue, Krafft-Ebing etc. ont décrit avec un luxe de détails et d'observations, toutes les aberrations qu'un cerveau malade peut engendrer, depuis les exhibitionistes, les invertis, jusqu'aux fétichistes, mais aucun n'a eu le courage de mettre en scène un de ces malades.

Nous avons cru ne pas faire œuvre immorale, en mettant au jour, les mémoires d'un de ces abérrés.

Puissent ces quelques lignes arrêter sur la pente fatale les malheureux voués au fétichisme et nous aurons la consolation d'avoir fait une œuvre utile en publiant les lignes qui vont suivre !

un observateur.





PROLOGUE.

C'ètait aux Variétés, aux beaux jours de „La Grande Duchesse" le rideau venait de se lever sur le deuxième acte, Hélène Scheffer, la grande favorite du public, attaquait de sa voix d'oir, les mélodieux accents de la déclaration d'amour, de ses doigts fuselés où scintillaient mille feux, elle chiffonnait un merveilleux mouchoir en Point d'Alençon et elle affectait de le passer légèrement sur les boucles soyeuses de l'ami Fritz, assis à ses genoux. La salle toute entiére était suspendue aux lèvres de l'enchanteresse, un frisson de

volupté parcourait tous les rangs des spectateurs.

Dans une baignoire d'avant-scène, un jeune couple, triomphant de jeunesse et de beauté, détaillait à coups de lorgnette, tous les charmes des deux acteurs et échangeait, à mi-voix, ses impressions.

Le jeune homme, le teint de rose et de lait, la moustache fine, vêtu d'un smoking à revers de soie, la boutonnière fleurie d'un magnifique œillet blanc, se profilait derrière sa campagne, dont la toilette riche et de bon ton, indiquait la femme du vrai-monde.

C'était une ravissante brune, aux yeux bleues, aux lèvres charnues, trahissant la passion et les aspirations sensuelles, peu de bijoux, deux simples perles grises aux oreilles, le corsage ouvert en pointe, où, en plongeant, on devinait des seins fermes, qui soulevaient en cadence, les Valenciennes de la chemise.

„— Tu sais, ma chérie, ce qu'on dit „d' Hélène, il parait, qu'il n'y a rien de „simulé dans son jeu, et que vraiment, „elle est transportée de passion, pour le „joli soldat Fritz; c'est une vraie toquade, „qui va jusqu'à l'aberration."

„Conte moi cela," dit la jeune femme, en s'inclinant vers son époux, avec une expression de curiosité sensuelle.

„Il parait, reprit le mari, qu'hier à la „fin de l'acte, elle a entrainé Fritz dans „sa loge, et sans lui donner le temps des „explications, s'est précipitée sur lui, et „s'est mis à le dévorer et à boire à la „source même du plaisir, jusqu'à ce que „la fontaine de jouissance fut à sec! Fritz „sortit de cette lutte, flageolant sur ses „jambes et dut à l'acte suivant réclamer „l'indulgence."

Pendant ce récit, la jeune femme avait passé par tous les tons de la gamme des

couleurs, du rose tendre au rouge pivoine et se contenta de répondre :

„Quelles délices !"

A ce moment, le regard de la jeune femme se croisa avec celui d'un jeune mâle, dont elle ignorait la présence, qui dans la stalle voisine, était jusqu'à cette heure, resté dissimulé dans le pénombre; au début du récit, il s'était avancé sans bruit, et s'était placé de façon à être bien vis-à-vis de la dame et à suivre sur ses traits l'effet que produisait la narration du mari. Sous le regard scrutateur du jeune homme, la confusion de la jeune femme fut à son comble et pour dissimuler son embarras, elle essaya de se moucher dans son mouchoir de dentelle.

A ce momet l'acte finissait et la dame avait repris tout son sangfroid, elle détaillait à son tour son voisin d'avant-scène, et pour compléter son examen, sous le prétexte de contempler la salle, à l'aide

de son face-à-mains, elle acheva de dévisager le jeune homme, qui s'enflammait à son tour sous le regard inquisiteur de la jeune femme; il passa rapidement sur ses lèvres sensuelles la pointe rose d'une langue vipérine et du bout des doigts envoya un baiser rapide et discret à la dame, qui esquissa un léger sourire; la cause était entendue!

A ce moment, l'époux de la dame profitant de l'entr'acte sortit, pour aller à l'emplette du traditionnel sac de bonbons.

Les yeux de la jeune femme étaient rivés sur le voisin, qui décidemment lui faisait une profonde impression; sa poitrine se soulevait plus rapidement et ses joues commençaient à se roser, elle tortillait machinalement les valenciennes de son mouchoir et mordillait sa lèvre inférieure à la chair épaisse, sur laquelle elle promenait fréquemment une langue humide, Le jeune homme devinant l'émo-

tion de sa voisine, voulut la mettre à son comble; au risque de se faire expulser du théâtre, avec prudence et sans attirer l'attention, il releva l'écran de la stalle qui le dissimulait au public, la jeune femme suivait ses mouvements avec une curiosité fébrile; il se leva sans bruit de sa place, se recula et se dressant dans le coin de la loge, certain qu'il n'était vu que par la dame qui ne le quittait pas des yeux et au moment où munie de son face-à-mains elle cherchait à deviner ce qui allait se passer, pareil à un exhibitioniste, il mit au jour un membre viril, frémissant de luxure! Les yeux de la dame, fascinés comme par un aimant, ne s'arrachaient pas à cette contemplation; et pour réprimer un mouvement de folie, elle se tamponnait la face avec son mouchoir de dentelle! Le mari rentrait.

„Oh, qu'il fait chaud!" s'écria-t-elle. L'acte suivant se passa sans incidents et

à la chûte du rideau, la dame avant de sortir, plaça son vêtement à cheval sur la cloison qui séparent les deux loges et sortit avec son époux.

Intrigué et pensant trouver une explication dans la façon dont la dame avait plaçé son vêtement, il regarda avec attention et il ne fut pas décu dans ses recherches.

Dans une pochette de la jaquette émergeait un coin du mouchoir de dentelle, il le tira prudemment et comme une relique le porta fiévreusement à ses lèvres: il sentit une piqure: une carte minuscule y était épinglée, avec ces simples mots:

Madame la Baronne de St. SIXTE

Mardi à mon five o'clock tea.

Il se háta de glisser le précieux objet dans sa poche de poitrine et lorsque la jeune femme rentra dans sa loge, suivie de son mari, il se contenta d'indiquer discrètement le coin de Valenciennes, qui sortait de son smoking.





CHAPITRE I.

LE FIVE O'CLOCK TEA DE LA BARONNE.

Raoul de M.... jeune attaché d'ambassade, qui l'avant veille, grâce à son audace, rencontrait fortuitement cette femme de feu, aux instincts dépravés, n'eût garde de manquer son invitation et se rendit au rendez-vous marqué, après une toilette des mieux soignées et des plus raffinées. Il était vraiment superbe ce jeune mâle avec sa moustache hérissée comme celle d'un chat, des yeux noirs, son teint mat et ses formes sculpturales, que mettait en relief un vêtement de chez le grand faiseur.

Lorsqu'il sonna à l'hôtel de la baronne, la dernière visite venait de sortir et la porte fut, après son entrée, discrètement consignée par une femme de chambre de confiance.

Sans faire antichambre, Raoul est introduit directement dans le boudoir de la baronne où le luxe oriental et les vapeurs d'impérial russe achevèrent de le griser. Ce n'était que tentures, coussins et divans très-bas, aux teintes sombres, pour faire ressortir l'éclat de la maîtresse de céans. Un jour discret, perlant à travers les vitraux aux teintes pâles, et les stores en vieilles guipures, donnait un ton harmonieux à tous les objets, qui remplissaient ce temple de l' amour.

La baronne, ce jour-là, était ravissement jolie, ses lèvres sensuelles, lorsqu'elle souriait, laissaient à découvert deux rangées de perles éclatantes.

Elle était délicieusement parée d'une

robe de satin rubis, recouverte d'une vieille dentelle de Venise, largement décoletée, elle laissait entrevoir deux seins admirables de fermeté et de blancheur.

A son entrée, la baronne se souleva légèrement et pria Raoul de s'asseoir, en lui décochant son plus gracieux sourire.

„Mais vous étiez fou, l'autre soir, au „theâtre, vous pouviez vous faire pincer; „et moi, j'étais aussi folle que vous, de „me prêter à ce jeu insensé, en vous „regardant. Vous venez chercher votre „correction, bien méritêe, n'est-ce-pas? „polisson!!!

En disant ces mots, ses yeux comme deux tisons brûlants, cherchaient à pénétrer Raoul.

„Croyez bien, madame la baronne, que „si vos yeux, qui brûlent encore en ce „moment, n'avaient pas allumé cet incendie „dans mes sens, je n'aurais jamais commis „de sangfroid cet acte de démence. Je

„croyais voir dans vos yeux les lueurs „de l'enfer, je croyais y lire le désir de „vous repaitre de ma chair, et c'est ce „qui a motivé cette conduite, digne d'un „pensionnaire de Charenton. Mais aujourd' „hui, bien repentant, je viens humblement „implorer mon pardon.

— Oh, que non pas ! reprit la baronne, comme nous savons bien mentir.

Ses regards se portaient en ce moment, sur la culotte de Raoul, qui, aux entre-jambes dessinait un défaut bien compromettant. La baronne, dans un mouvement, laissa échapper son éventail, Raoul se baissa pour le ramasser, elle-même se baissa en même temps et les deux têtes arrivèrent à se frôler. Ce fut comme un choc électrique. Raoul saisit la main de la baronne, pour y déposer un baiser brûlant ; la baronne, folle de sensualité, saisit de ses deux mains la tête de Raoul

et appliqua ses lèvres embrasées sur la bouche du jeune homme. Complètement hors d'elle-même, sa main s'enhardit, et va droit au défaut de la culotte, qu'elle entr'ouvre avec une dextérité fébrile, écarte tous les obstacles, et met à jour le sceptre d'amour, superbe dans sa fermeté. Sortant alors de sa poche une magnifique mouchoir de linon brodé, garni d'une haute et riche Valenciennes, la baronne se mit à caresser le joujou, qui l'hypnotisait. Ne pouvant résister à la tentation, elle se baisse, et couvre de baisers fous cette superbe colonne d'ivoire; elle entr'ouvre sa bouche charnue, et, un instant, elle suce frénétiquement le gland de Raoul, qui commençait à se pâmer.

— Non, soyons sage ! s'écria-t-elle subitemeut, en dissimulant cette verge frémissante dans son mouchoir de dentelle; cachons ça et causons, j'ai tant de choses à vous demander sur les passions hu-

maines; je vous suppose très-expert dans ce genre de sujet, que nous essayerons d'élucider tous les deux; j'ai le temps aujourd'hui, le baron est en voyage et les domestiques en tournée de commande, nous pouvons donc causer tout à notre aise.

Croyez-vous, qu'il y ait des hommes atteints de passions étranges, qui concentrent tout leur amour, ou du moins toute leur ardeur érotique sur un objet inanimé, sur un objet de toilette, par exemple, un gant, une bottine, un mouchoir, etc.? le choix peut varier à l'infini.

— Oui, baronne, à l'état normal se sont les organes génitaux de la femme qui provoquent la plus grande excitation chez l'homme, et c'est le coït qui est le moyen principal de satisfaction de l'instinct sexuel. Mais, il n'en est pas toujours de même, et il existe des cas, où les choses se passent d'autre façon. On trouve notamment des hommes, qui sont excités

par une partie du corps de la femme, autre que les organes génitaux; témoin le cas décrit par Belot, dans l'ouvrage intitulé La bouche de Madame X. Il existe également des excités pour une pièce du costume de la femme.

Les auteurs nombreux, qui se sont occupés de la question, ont désigné cet état particulier sous le nom deFétichisme. Nous pouvons donc distinguer le fétichisme portant sur une partie du corps, pieds, main nue ou gantée, bouche etc.... et le fétichisme des objets, et d'après votre question de tout à l'heure, baronne, le fétichisme des objets, est celui qui parait le plus devoir vous intéresser. Les cas de fétichisme des objets sont très-nombreux. On sait que souvent, quand on aime une femme, on couvre de baisers les objets qui lui appartiennent, ses gants, ses lettres etc.... On dit que les Polonais amoureux, ont coutume de boire dans

des bottines de femme. Le fétichisme de la bottine de Zola, dans „Thérèse Raquin" est presque compréhensible et normal, quand l'homme embrasse à plusieurs reprises la bottine élégante de la femme aimée.

Mais le vrai fétichiste ne recherche pas le coït, ses désirs tendent vers un objet, soit pour le couvrir de baisers, l'admirer, le palper, soit le plus souvent, pour s'en servir dans une frénétique masturbation.

Dans ce genre de fétichisme, l'objet de toilette est une bottine, un gant, une chemise, un pantalon, et le plus souvent un mouchoir. Une dame, très observatrice, me disait, je connais un monsieur, qui est si passionné pour les mouchoirs de femmes, que, il me suffit, quand je le vois de loin, de tirer de ma poche le coin de mon mouchoir brodé ou garni de dentelle, pour qu'il me suive comme un chien;

je puis aller n'importe où, il ne me quitte plus. Que ce monsieur se trouve en voiture, ou occupé pour une affaire très-sérieuse, très-importante, aussitôt qu'il voit mon mouchoir, il abandonne tout pour me suivre, ou plutôt pour suivre mon mouchoir.

Le fétichiste se sert ou utilise le mouchoir convoité de plusieurs façons, pour satisfaire l'instinct sexuel. Quelques uns se contentent de voler les mouchoirs de femme, de les rapporter chez eux et de jouir du bonheur d'en posséder une collection, d'autres les mordent et les déchirent à belles dents. Mais la plupart s'en servent de la façon suivante : rentrés chez eux, ils admirent, étalent l'objet de leur larcin, le flairent, en aspirent le parfum, s'en grisent, puis, déboutonnant leur pantalon, ils en exhibent leur membre, enroulent le mouchoir autour, et se masturbent avec d'une façon frénétique.

Dans les passionnés des mouchoirs il existe des degrés, les uns sont excités par tout mouchoir de femme, un simple batiste ourlé à jour, mais les vrais raffinées ne sont vraiment excités que par l'exhibition, ou le vol d'un coquet mouchoir de dentelle. Du reste, pour vous le prouver, baronne, je vous raconterai tout à l'heure, tout au long, l' histoire d'un grand artiste, amoureux fou d'un mouchoir de dentelle; une femme n'est pas femme pour lui, si elle ne possède pas dans sa toilette cet objet de luxe, indispensable pour la satisfaction de sa passion.

— Tiens, comme ça se trouve, s'écrie la baronne, votre ami n'est pas unique au monde et il a des imitateurs, ou, du moins, il existe des gens atteints de la même passion que la sienne. Ainsi, voici une aventure qui m'est arrivée dernièrement, et qui sera un cas de plus à ajouter à la liste déja nombreuse des

abérrés passionnels ou des fétichistes élégants ; cela démontrera clairement, que la monomanie de votre grand artiste, existe chez d'autres humains. Je commence : j'étais en villégiature à D.... où s'était donnée rendez-vous toute la fine fleur du high-life, la saison battait son plein, le casino était bondé de monde, la salle de jeux regorgeait d'amateurs, les horizontales de marque faisaient assaut d'élégance. J'avais, ce soir-là, un splendide costume héliotrope pâle, décoleté en pointe; j'étais, ma foi ! fort désirable. Pour donner plus de piquant à cette toilette, j'avais glissé dans la ceinture du corsage un ravissant mouchoir de dentelle, en point d'Alençon. Quand j'entrai dans la salle des jeux, accompagnée des miens, j'excitais l'admiration du sexe fort. Je fus surtout remarquée par un gentleman, très-correct dans son smocking à revers de soie, la boutonnière

fleurie d'un œillet blanc. Il s'attacha à mes pas; je me faufilais de table en table, pour suivre les péripéties des parties engagées, il s'arrangeait de façon à toujours être sur mes talons où à mes côtés ! De temps à autre, je risquais un regard et je voyais invariablement ses yeux rivés au bas de mon corsage, comme attirés par un aimant invincible. Voulant en savoir la cause, je cherchais à mon corsage ce qui pouvait bien ainsi attirer ses regards, et je ne trouvais pas autre chose que mon mouchoir de dentelle. Pour éclaircir ce mystère, je pris ce mouchoir à la main, je l'étalais avec complaisance, je m'essuyais le visage, je m'éventais, tout en observant mon voisin. Je le vis en effet passer par tous les tons de la gamme des couleurs, du blanc au rouge vif, en roulant des yeux pamés ! Plus de doute ! je remis alors mon mouchoir à sa place primitive, en laissant passer

tout le volant de dentelle, et je continuai à jouer. Une légère poussée se fit dans les rangs des joueurs pour un changement de banque; je me sentis pressée, je regardai mon corsage, mon mouchoir avait disparu, j'étais volée !

Comme je suis très amateur de ce genre de chiffon, et que je ne voulais pas me dépouiller du plus beau specimen de ma collection, je me mis en mesure de découvrir mon voleur. Je ne tardais pas à l'apercevoir, franchissant la porte qui donne sur le parc; je me précipitai à sa poursuite, pas assez vite pour l'atteindre, mais assez pour voir sa silhouette se profiler dans une allée. Je le vis enfin s'asseoir sur un banc, derrière un massif d'arbres.

Avec l'adresse d'un Peau-rouge, je manœuvrais si bien, que je parvins, sans être aperçue, à me dissimuler derrière un arbre, à deux pas de lui. J'allais enfin avoir le mot

de l'énigme. Je vis en effet mon inconnu déplier mon mouchoir de dentelle, le porter à ses lèvres avec transport, aspirer son parfum avec volupté! D'une main fébrile, je le vis entrouvrir son pantalon et sortir un membre rutilant de luxure ; avec délicatesse il l'entoura du précieux tissu, en fit une vraie poupée, et commença à se secouer avec rage. Aux soupirs qu'il poussait, aux spasmes qui l'agitaient, cet homme devait jouir d'une façon extraordinaire.

Profitant de l'extase, sous lequel l'avait plongè la jouissance, je m'élançais sur lui, lui arrachais mon mouchoir de dentelle (Dieu sait dans quel état !) et me sauvais en toute hâte.

Je pris congé des miens, prétextant une migraine, et rentrai précipitamment à notre domicile. Toute la nuit je fus rêveuse, et je me demandai quel plaisir un homme pouvait bien éprouver à jouir

dans un mouchoir de dentelle ? De retour à Paris, je causais de cette aventure à mes chères amies, elles n'en furent pas surprises. Il paraitrait, selon elles, que cette manie n'est pas très rare. Une d'elle surtout m'affirmait, qu'elle n'était jamais mieux servie par son mari, que, lorsqu' elle faisait une élégante toilette, et qu'elle le mignonnait avec un mouchoir de dentelle, Depuis, je me suis mise à aimer passionnément ce genre de chiffon, et chaque fois que je sors en promenade, j'ai soin de glisser dans une poche de jaquette, ou dans la ceinture de mon corsage un mouchoir de dentelle, que je laisse largement dépasser, pour voir si cela produira quelque effet sur les hommes que je croise. Jusqu'à présent j'ai trouvé de nombreux coups-d'œil d'envie, mais pas d'amateur sérieux ! Comme vous le voyez, je suis devenue une fanatique de cet objet de luxe, provocateur de luxure,

et si j'osais, puisque je suis dans la voie des confidences, je vous avouerais que j'ai réédité en partie l'histoire du Casino, en me livrant dans une grande Soirée à l'acrobatie suivante ; vous allez en juger : invités, mon mari et moi, chez les de X, je m'empressais de me rendre à ce bal ultra-aristocratique, ou devait se trouver réuni, tout ce qu'on compte de plus élégant parmi nos grandes mondaines. Le principal attrait de cette fête était pour moi l'espoir d'y rencontrer la mignonne Madame de C... et son mari, et d'y réaliser le projet, que j'avais fait d'accomplir en plein bal, la scène du casino, J'arrivais donc pleine d'espoir et d'entrain à cette charmante fête, ou s'était donné rendez-vous tout un essaim de jolies femmes. Je portais une splendide toilette, hardiemment décoletée, constellée de diamants, qui piquaient de leurs feux étincellants ma jolie tête de Greuse.

Sitôt que j'aperçus notre couple, j'y dirigeais mon mari, et après les présentations d'usage, mon ami m'offrit son bras. L'orchestre attaquait une valse de Strauss, nous commençames doucement, puis, peu à peu échauffés, entrainés par cette musique endiablée, nous nous lançames dans le tourbillon des danseurs; j'enlaçais mon cavalier de mon corps souple et félin, je m'incrustais littéralement a lui, je sentais son genou me frôler agréblement, je le contemplais se pâmant et me buvant des yeux, je le grisais de mes effluves, qui s'échappaient de toute ma personne; nos deux corps n'en faisaient qu'un, tellement j'étais plaquée contre lui; il était tout-à-fait pris, comme hypnotisé! Le voyant à point, je lui susurrais a l'oreille: „mais dites-moi donc quelque chose." — Voyant que sa réponse n'arrivait pas, j'ajoutais, en le brûlant de mon regard: „moi, je voudrais vous dé-

moëller !" — et je l'entraînais hors du grand salon. Nous trouversâmes plusieurs pièces, où se reposaient des couples avides d'un peu de tranquilité. Nous arrivâmes enfin dans un petit boudoir, à peine éclairé, où nous fumes seuls ! J'allais à la fenêtre pour respirer un peu d'air. Là, dans l'embrasure, drapée par les tentures, nous étions prèsque dissimulés. D'une main je lui enlace le cou, et l'embrasse sur la bouche ; de l'autre, j'arrache les boutons de son pantalon, et mets en l'air son sceptre d'amour, en lui disant : „J'ai soif de vous !" Je tombe à genoux, j'applique mes deux lèvres sur ce membre raidi, que je commence à sucer avec rage, ma langue, mes lèvres, tout marchait à la fois, je l'aspirais, comme si je voulais le boire, je sentais s'écrouler sa vie, sa force d'homme s'échapper de son être, et passer dans ma bouche de Vampire ! Aux mouvements saccadés de sa verge, je

compris qu'il allait jouir! A ce moment nous entendimes du bruit dans la piece voisine, je n'eus que le temps de me relever, et de jeter sur sa nudité mon mouchoir de dentelle, qui reçut les flots d'amour, que j'aurais voulu dévorer! Il était temps, mon mari entrait. „Mon cher, lui dis-je, sans m'émouvoir, je me suis enrhumée en sortant du grand salon, et n'ayant pas de mouchoir sérieux, j'ai du me servir de mon mouchoir de dentelle. Conduisez-moi, je vous prie, au buffet, je me sens mal à l'aise." Marchant devant moi, il s'engagea dans un vestibule étroit, qui conduisait au buffet. Profitant de ce que je n'étais pas vue, je portais mon mouchoir à mes lèvres; après l'avoir amoureusement contemplé, je détachai délicatement le sperme de la fine dentelle par un ardent coup de langue, et j'avalais avec un raffinement de volupté. Tel est, mon cher ami, l'acte de folie, auquel s'est

livrée la femme dont la réputation est à toute épreuve, dont la vertu farouche n'a jamais été suspecteé. Vous voyez que nous pouvons aller de pair, et que, si vous êtes un exhibitionniste, je suis moi-même une fétichiste, cas très-rare il est vrai, mais qui existe dans le sexe faible. Encore un mot avant de vous céder la parole. Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler de l'affaire Bl... celui qu'on a surnommé „l'homme aux épingles", car, vous le savez, il épinglait des mouchoirs de dentelle sur les seins et les fesses des jeunes femmes, qui le caressaient. Savez vous s'il éjaculait dans un de ces mouchoirs, après avoir fortement flagellé les fesses et les seins des femmes, destinées à son plaisir ?

— Bl... dont l'histoire est bien connue, dit Raoul, est, en effet, un fétichiste, mais, c'est plutot un sadiste, c'est à dire, un imitateur aux petits pieds du divin mar-

quis,qui trouve sa jouissance dans la douleur et la vexation, imposée à sa victime. Ça serait sortir de notre sujet, que de nous appesentir sur le cas dont vous parlez. Si, cependant, vous y tenez beaucoup, je puis avoir sur cette aventure des renseignements très précis, que je vous transmettrais plus tard, si vous le désirez. Dans tous les cas, vous reposer un peu pour je vais vous raconter une aventure personnelle, qui aurait bien pu faire de moi un fétichiste, si j'avais eu cette disposition, et qui démontre en outre, que, sans être membre du Troupeau de Sodôme, on peut se laisser aller à faire des folies, et à commettre des horreurs, lorsque le milieu s'y prête. Je vous vois rougir, et me traiter d'avance d'infame sodomiste ! Eh bien, non, le hasard et la curiosité ont été les seuls auteurs de cet accroc au beau sexe, et, comme il est le seul, je crois, je vous en demande humblement pardon d'avance,

sûr que vous ne m'en refuserez pas l'absolution. J'y vais de mon petit récit:

Me trouvant de passage à Constantinople, et me promenant le soir le long du Bosphore, un monument bizarre frappa mes regards; c'était un établissement de bains. Un peu par curiosité, un peu pour faire disparaître la fatigue, je franchis la porte d'entrée. Dans un vaste atrium se trouvaient plusieurs interprètes; j'avise un français, et lui explique le but de ma visite. Il me demanda si je voulais un bain complet, je lui répondis de me procurer ce qu'il y avait de mieux. Après avoir esquissé un sourire énigmatique, il disparut.... Après quelques minutes d'attente, employés à admirer cette salle, mon barnum revint, me priant de le suivre, ce que je m'empressai de faire. De nombreuses cabines donnaient sur un vestibule, pavé de marbre; il gratta à la porte de l'une d'elle, et la porte s'ouvrit;

„vous êtes chez vous" me dit-il, en me quittant. J'entrais dans un vrai boudoir, d'un côté une baignoire en marbre rose, de l'autre un divan gris perle avec boutons cerise, surmonté d'une glaçe, au fond de la pièce une toilette, merveilleusement ornée de guipure, sur laquelle s'étalaient tous les instruments en écaille, que le luxe moderne a inventés, une série d'essences des meilleures maisons de Paris, et, dans un coin de la toilette, un grand sachet de satin, magnifiquement historié. Cette pièce était éclairée par un superbe lampadaire, en porcelaine de Saxe rose tendre, qui répandait sur tous ces objets une douce lumière. Occupé à admirer tout ce luxe, je n'avais pas remarqué que je n'étais pas seul. Enfin, mes yeux rencontrèrent un jeune adolescent, de seize ans environ, d'un blond angélique, portant de longs cheveux ondulés, qui retombaient en boucles serrées sur

ses épaules. Il portait un costume de gaze blanche, lamée d'or, ce qui fait, que, sous cet habillement transparent, il paraissait entièrement nu. Il m'offre ses services de la facon la plus charmante ; je me mets en devoir de me déshabiller, et, avec son aide, le dernier de mes vêtements avait rejoint le reste. J'entrais dans mon bain, que j'avais voulu naturel pour ne pas troubler le cristal de l'eau ; pendant ce temps, mon Adonis préparait la sortie, il étalait le grand peignoir éponge, et approchait le grand sachet ; je le regardais, se remuant et agitant ses jolies fesses, qui ressemblaient à celles d'une femme. Lorsque le temps me parut suffisant, je fis un signe, et quand j'emjambais la baignoire, il m'enveloppa du peignoir, et commença à me sécher. Il me fit ensuite étendre sur le sopha, où, avec un linge de batiste, il me sécha dans tous les replis. Prenant ensuite dans le

sachet un petit mouchoir de linon, encadré d'un magnifique point à l'aiguille, il s'en servit pour sécher les parties viriles; avec la dentelle il enroula le gland et le frotta doucement, ce qui me procura une sensation bizarre; ce contact de la dentelle avait je ne sais quoi de mordant, qui détermina prèsque une érection. Bref ! il rejeta tout cet artifice de lingerie, et commença à me masser ; sous ce prétexte, il attira à lui mes cuisses, et en toucha doucement les attaches. Sous ces doux attouchements, j'entrais tout à fait en érection, ce que voyant, mon Adonis presse mon membre de ses mains, et le frotte pour le maintenir dans cet état. Le tenant alors avec sa main, il le plaça entre ses lèvres, et le frôle de sa bouche ; puis, couvrant l'extrémité avec ses doigts, rassemblés en forme de bouton de rose, il en presse les côtés avec ses lèvres, en se servant même de

ses dents, pour le mordiller. Reprenant ensuite le bout de la verge avec ses lèvres serrées, il la baise, comme s'il voulait la tirer ; la replaçant plus avant dans sa bouche, il la presse avec ses lèvres, et la fait encore ressortir. Il la caresse partout avec la langue, particulièrement sur le filet ; tout en continuant il en introduit la moitié dans sa bouche, et la suçe avec force. Enfin, jugeant mon état d'excitation suffisant, il fait pénétrer ma colonne d'amour toute entière dans sa bouche, la presse de ses lèvres, et aspire avec vigueur l'essence même de la vie ! L'effet fut immédiat, j'éprouvais une sensation de volupté immense, et, en même temps, je lançais dans la bouche de mon suceur des torrents de sperme, qu'il avala avec délices ! Revenu de mon trouble, je ne pus m'empêcher, en voyant l'effet que mon éjaculation avait produit sur mon jeune tendron, en voyant, dis-je, sa belle

petite queue se dresser fermement dans sa culotte de gaze, je ne pus m'empêcher d'en faire sauter tous les rubans, et de mettre au jour son joli petit instrument. Comme un affamé je me précipitai sur ce fier byou, que, d'un coup, je fis disparaître jusqu'au fond de ma bouche. Là, avec une langue agile et des lèvres sensuelles, je m'empressai de lui rendre, point par point, tout ce que j'en avais recu ; je ne le quittai, que, lorsque épuisé de volupté, il eut déversé dans ma bouche ses flots de liquide amoureux. Il m'offrit alors, pour m'essuyer les lèvres, le mouchoir de dentelle, dont il s'était servi tout à l'heure ; et je le gardai en souvenir de lui.

Comme vous le voyez, baronne, dans cette aventure, deux piéges m'étaient tendus, l'école de Sodome et le fétichisme ; et, puisque nous sommes dans la voie des aveux, je vous dirai que les deux

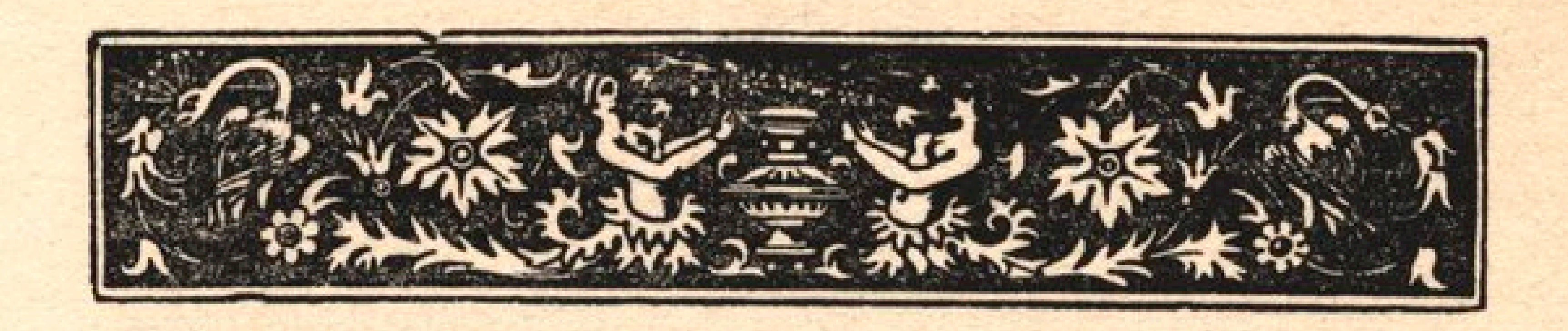
procédés de jouissance me sont restés agréables. Je ne suis pas demeuré exclusif, et la preuve est, que vous me voyez prosterné à vos genoux, prêt à adorer vos charmes.

— Oui, reprit la baronne, vous êtes un peu excusable ; le milieu dans lequel s'est passé cette scène prêtait à cet écart, car vous n'avez rien cherché, vous n'avez eu qu'à vous laisser faire ; je réserve donc mon jugement pour une aventure plus grave, et je lis dans vos yeux que vous ne m'avez pas tout dit.

— Oui, baronne, j'ai encore sur la conscience une bien vilaine histoire, mais je ne vous la raconterai que plus tard, lorsque je vous aurai narré les aventures du grand artiste, le fétichiste par excellence, celui qui est le plus beau cas parmi les amateurs du mouchoir de dentelle. Si vous n'êtes pas trop fatiguée, baronne, je vais commencer.

Oh! pas du tout, mon cher amie. Vous racontez d'une façon si pittoresque et si excitante, que je passerais ma vie à vous écouter, bercée par cette douce jouissance érotique, que me procurent vos récits. Je suis toute oreille, mais je ne réponds pas d'aller jusqu'au bout sans éclater, je me sens, où vous savez, un besoin infernal, qu'il faudra que vous apaisiez par le moyen qui vous plaira.





CHAPITRE II.

Le soir du 20 Novembre 18...., la marquise de P... avait ouvert ses salons à la fleur de l'aristocratie parisienne, quelques familles de race, des célebrités de la litterature du barreau, des arts, de la science, quelques hommes de finances, tels étaient les éléments qui composaient la réunion de la marquise. Les femmes étaient jolies, les hommes jeunes et spirituels. Au programme devaient figurer les meilleurs conteurs de la Comedie Française, mais le clou de la soirée devait être l'audition du célebre pianiste à la mode, l'original R.... Marcel.

On arrivait en foule, chacun cherchait à se caser, les dames se massaient dans le grand salon, au coin duquel se dressait un magnifique piano à queue d' Erard. Ce salon était éclairé de mille bougies, et garni à profusion de plantes vertes et de fleurs aux couleurs variés. C'était vraiment merveilleux de décoration.

Mais ce qui rehaussait encore mille fois plus l'éclat, c'était cette corbeille de jolies femmes, aux épaules d'ivoire, aux poitrines ouvertes, constellées de diamants, enguirlandées de perles, et dont les toilettes, variées à l'infinie, produisait l'effet le plus gracieux et le plus séduisant.

Parmi la foule des arrivants, une femme d'une rare beauté fit vraiment sensation. C'était une ravissante blonde, aux yeux d'un bleu sombre ; ses cheveux, d'un léger rouge Titien, augmentaient encore l'éclat de cette tête admirable, d'une pureté de ligne absolue, une vraie tête de statue grecque.

Diamantée comme une chasse, elle portait à ravir une délicieuse robe de crépon vieux rose, toute garnie de point d'Alençon. Elle fit son entrée avec autant de grace que de grandeur. Un cri unanime s'échappait de toutes les bouches: „qu'elle est belle!" La jalousie, si fréquente dans le clan féminin, fit place cette fois à l'admiration sincère, devant tant de grace et tant de simplicité d'allure.

Elle prit place en face du piano, où devait tout à l'heure s'illustrer le célèbre artiste; et, comme elle avait oublié son éventail, elle s'éventait et s'essuyait avec son mouchoir de dentelle, merveilleux mouchoir en point d'Alençon, assorti à la garniture de sa robe.

Après quelque tours de valse, entremelés de charmantes causeries et de désopilants monologues, dits par les pensionnaires de la maison de Molière, on annonça le grand artiste.

Un murmure de satisfaction parcourut l'assemblée, aussitôt couvert par un bruit de chaises, chacun voulant s'approcher et ne rien perdre, heureux d une si belle occasion d'entendre un si grand talent. Dès qu'il eut plaqué les premiers accords, et esquissé quelques traits, R... avait conquis son auditoire.

Son jeu, était d'un brillant inoui, et d'une chaleur incomparable, sachant aux effets les plus bruyants faire succéder des mélodies d'une douceur ineffables. Tout le monde était sous le charme, et pour ainsi dire suspendu aux doigts de l'artiste. La comtesse de M..., la splendide créature, qui, tout à l'heure, avait excité l'admiration de tous, était plus que toute autre enthousiasmée par le jeu du pianiste. Elle était comme hypnotisée, et pour goûter plus près encore les flots d'harmonie qui la grisaient, elle se leva, mue comme par un ressort, et sans s'en aper-

cevoir, elle s'approcha insensiblement du piano, les yeux rivés sur l'exécutant, et arriva prèsque à effleurer son épaule, tout en s'éventant avec son mouchoir de dentelle.

A ce geste, l'attention de l'artiste, un instant détournée, se fixa comme un éclair sur la splendide cariatide, qui se dressait à ses côtés; ses regards brillèrent d'un éclat inaccoutumé, en apercevant le mouchoir que la comtesse balancait voluptueusement, et qui répandait un parfum grissant, une rougeur subite empourpra ses joues. Ce petit drame intime fut comme un éclair, aussitot réprimé, et dut passer inaperçu pour le reste du public, excepté pour la comtesse, qui comprit alors l'impression qu'elle venait de produire.

L'émotion de l'artiste, immédiatement dissimulée, la mélodie reprit son allure; et les accents d'une volupté et d'un entraînement irésistibles, firent comprendre

à la comtesse, qu'elle inspirait toute cette passion.... des applaudissements frénétiques saluèrent la fin du morceau.

L'artiste, pour se soustraire aux acclamations du public qu'il avait charmé, se déroba dans un petit salon, où il put enfin respirer et se calmer de l'angoisse qui lui serrait la gorge. Il était là contre une fenêtre, s'épongeant d'une main, cherchant à desserrer sa cravate qui l'étraignait, et aspirant à pleins poumons un peu d'air frais, pour apaiser le feu qui le brûlait.

Soudain, une main légère s'appuya sur son épaule, il se retourna vivement, et qu'elle n'est pas sa surprise, de voir à ses côtés la ravissante femme, qui l'avait ébloui tout à l'heure.

— Je ne m'amuserai pas, lui dit-elle, de sa voix chaude et pénétrante, à vous adresser les banales félicitations dont on vous accable chaque jour, je vous

dirai simplement; „vous m'avez compris.... merci!"

—Oh! madame, s'écria à son tour Marcel, vous êtes mille fois trop bonne, et combien je suis heureux de pouvoir vous dire, que, si j'ai charmé les invités de Madame la marquise, c'est à vous, et à vous seule qu'ils le doivent. Lorsque je vous ai senti à mes cotés, il me semblait qu'une Muse, incarnée en vous, m'inspirait, et me mettait aux doigts une puissance et une souplesse, que je ne me connaissais pas. Je me laissais aller à la dérive, bercé sur le flot de l'inspiration, que vous versiez en moi; je ne voyais que vous, qui me grisiez de vos effluves. Et, tout en parlant, il saisit frénetiquement les deux mains de la dame, qu'il porta à ses lèvres, cherchant à lui saisir son mouchoir, dont il aspirait le parfum avec avidité.

— Comme je vous admire, et vous féli-

cite, d'avoir substitué au banal éventail ce merveilleux mouchoir de dentelle; que ne donnerais-je pas pour le porter sur mon cœur...,. ne me sera-t-il jamais donné de nous retrouver seuls un jour, et de pouvoir vous dire, là, bien à mon aise, tout ce que j'éprouve là. Et, en parlant, il appuyait la main et le mouchoir de la dame sur son cœur.

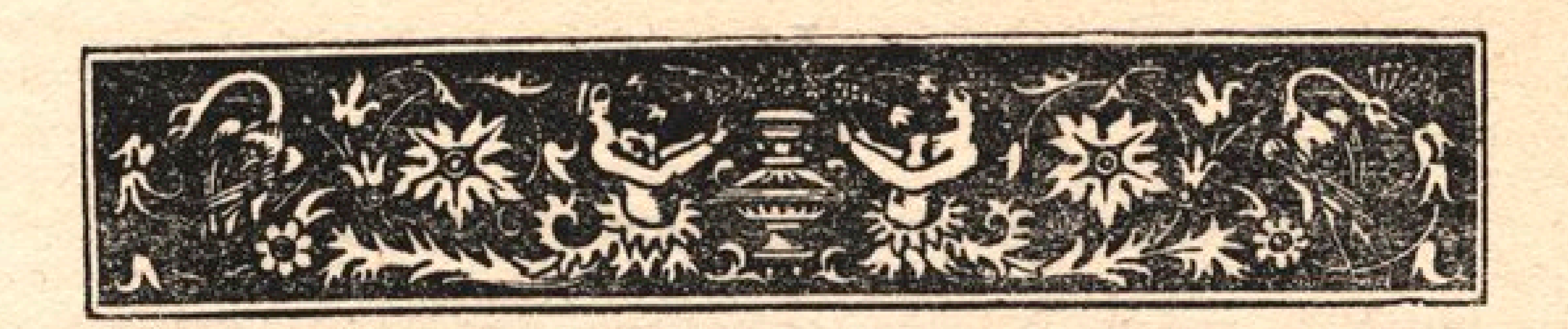
— Mais, oserais-je vous le dire, reprit à son tour la comtesse, je ne sais ce que j'éprouve moi-même, mais jamais je n'ai ressenti chose pareille. Vous allez me mépriser peut-être, où me prendre pour une malade, mais il faut que je vous le dise, et bien oui.... je vous désire, non pas de vous idéalement, mais de vous comme homme.... j'ai envie, j'ai besoin de vous posséder.... et, en terminant ces mots, ses lèvres se rencontrèrent avec celles de Marcel, et un baiser divin fut échangé.

Toujours secouée par son accès de folie amoureuse, la dame, s'oubliant complètement, et perdant toute pudeur, porta sa main au pantalon de Marcel, dont, fébrilement, elle fit sauter les boutons, et en sortit un membre, prêt à éclater. Perdant tout à fait la tête à cette vue, la grande dame s'agenouilla, couvrit de baisers ce talisman, et, tout en voulant l'embrasser, l'introduisit dans sa bouche, et le suça avec frénésie. Marcel était si excité, que le seul contact des lèvres de son idole, suffit pour le faire partir. Un flot de sperme jaillit dans la bouche de la dame, qui, entendant du bruit, se leva précipitamment, recevant dans son mouchoir de dentelle la fin de la décharge.

Ils se séparèrent, craignant une surprise. En s'en allant, la dame, croyant ne pas être vue, porta son mouchoir à ses lèvres, et dévora avec transports les traces liquides qu'elle rencontra, déchirant à belles

dents le linon et la dentelle, dans sa rage érotique. Marcel, qui s'était retourné pour voir fuir sa déesse, la vit, mordant avec transport son mouchoir. Il s'avança de nouveau, et la pria en graçe de vouloir bien lui remettre les débris de ce mouchoir, qui serait pour lui le souvenir le plus precieux qu'il aurait au monde. La dame accédant aux désirs de l'artiste, lui tendit ce précieux chiffon, en lui disant du ton le plus séduisant : „nous nous reverrons, je l'espère."





CHAPITRE III.

La comtesse Valentine avait si bien su manœuvrer auprès de son mari, elle avait si bien appris de lui les finesses de la diplomatie, qu'elle était arrivée à persuader au comte, que, pour atteindre un degré de perfection supportable comme pianiste, elle devait prendre des leçons d'harmonie d'un grand artiste, et que seul monsieur R..., était capable d'accomplir un pareil chef d'œuvre. Il fut donc convenu, que toutes les semaines l'artiste donnerait à la comtesse sa leçon de musique. Inutile de peindre la joie que procura à monsieur R..., l'annonce d'une nou-

velle aussi inattendue. La comtesse poussant la ruse à son comble, avait su faire coincider sa premiere leçon avec un jour de réception à l'ambassade, cérémonie à laquelle le comte ne pouvait, sous aucun prètexte, se dispenser d'assister.

Le matin du jour fixé pour le rendez-vous, R..., qui avait vécu dans une impatience fébrile, en comptant les heures et les minutes, allait prendre un bain parfumé, au sortir duquel il se rendit dans un cabaret à la mode, et là, se fit servir un déjeuner incendiaire, huîtres, saumon aux truffes, filet purée de gibier, salade russe, le tout arrosé d'un Roederer frappé. Ayant savouré un fin Moka, il alluma un havane, dont il aspira à longs traits les délicieux aromes, et se dirigea à pas lents vers son domicile, pour se donner le temps de faire sa digestion.

Arrivé chez lui, il procéda à sa toilette avec les raffinements d'une petite maî-

tresse, se parfuma dans tous les plis et replis, revêtit son linge le plus fin, mit sur sa peau un jersey de soie rosée, et une chemise de fine batiste, et, après avoir fleuri la boutonnière de son smoking d'un superbe Chrysanthème, et glissé un mouchoir de linon brodé fleurant le cyclamen dans la pochette de son vêtement, il prit un jonc à pomme d'or, et sortit dans la direction du domicile de la comtesse.

Comme trois heures sonnaient à l'Église Russe, R..., se présentait á l'hôtel de la rue de Prony. Un valet de pied introduisit l'artiste dans le salon, en le priant d'attendre.

Ce salon, Louis XIV était vraiment remarquable, d'une pureté de style qui dénotait l'aristocratie de race des hôtes de ces lieux, avec ses tentures de blanc et or, ses meubles sévères, ses tableaux de maîtres, qui garnissaient les panneaux.

Sur des consôles mille bibelots de bronze se mariaient à des porcelaines de Saxe et à des pâtes tendres ; les coins étaient garnis de colonnes de granit, supportant des plantes rares, de splendides orchidées, en un mot, tous ces mille rien, qui dénotent la femme de goût, dont la seule occupation est d'orner sa demeure, et d'en faire un sanctuaire, ou mieux, un écrin, dont elle est le plus beau joyau, s'étallaient à profusion aux yeux de l'artiste emerveillé.

Pendant qu'il était tout entier à contempler ces ravissantes inutilités, un frôlement d'étoffes de soie vint le tirer de son extase. Se retournant soudain, il apercut devant lui son idole, drapée dans une mante de soie de couleur sombre.

— Veuillez, lui dit-elle, d'une voix où perlait l'émotion, m'offrir votre bras, et me conduire à mon appartement.

Après avoir traversé une enfilade de

salons, ils arrivèrent devant une porte, dont la comtesse tourna le bouton, et tous deux pénétrèrent dans un délicieux boudoir, véritable temple d'amour.

Prenez un siège, dit-elle, je suis à vous dans l'instant. Le comte est à l'ambassade, j'ai donné congé à ma femme de chambre, nous sommes donc parfaitement tranquilles; et elle disparut derrière une tenture. Le boudoir de la comtesse était un vrai nid d'amoureux, une mignonne pièce, toute tendue de satin et peluche héliotrope, capitonnée de bouton d'or. Au plafond, peint par un peintre en renom, „Lef. . . . , une scène „le nymphe poursuivant des satyres," sur la cheminée, garnie d'une glace de Venise, se dressait, sur son socle de bronze florentin, une magnifique statue de l'hermaphrodite, en marbre de Carrare. Dans les coins des brûle-parfums, d'origine exotique. La fenêtre gothique, garnie de vitraux aux

teintes opales, laissait perler un demi-jour, qui donnait un ton mystérieux à toutes les merveilles. Un subtil parfum, léger et troublant, flottait dans l'air. Marcel R...., en se retournant, poussa un cri d'admiration, la comtesse venait de lui apparaitre comme dans un férie, étincellante de diamants, parée d'une merveilleuse toilette, et agitant avec grace son mouchoir de dentelle.

D'un bond il fut vers elle, et l'enlaça dans ses bras, sa bouche cherchant sa bouche. De leurs lèvres, rivées ensemble, l'un semblait aspirer l'ame de l'autre.

Après cette première étreinte, il l'emporta comme une plume, et la déposa sur la chaise-longue, où il eut le loisir de la détailler tout à son aise.

Elle était vraiment merveilleusement belle, ainsi parée.

Son opulente chevelure, relevée sur le sommet de la tête, était retenue par une

aigrette en diamant d'une rare valeur. Sa robe de gaze noire, brodeé de boutons de roses, aux couleurs éclatantes et vives, était fixée à la taille par une ceinture lissée d'or, et garnie de rubis et de saphirs en cabochon, d'un goût exquis. Le corsage, largement décoleté, laissait les seins prèsque entièrement découverts. Cette poitrine marmoréenne, veinée de bleue, et soulevée par le désir, servait de reposoir à un magnifique collier en brillants, entremêlés de pendeloques de perles de l'orient le plus pur. Tous ces trésors étaient portés avec l'assurance d'une reine, qui trouve qu'il n'y a rien d'assez beau pour parer sa beauté.

Les deux bras étaient entièrement nus, et les poignets, ornées de bracelets en pierreries de toute nature, produisaient un bruit argentin à chaque mouvement. Marcel ne se lassait pas d'admirer tous ces trésors, toutes ces richesses, il pro-

menait amoureusement les mains sur ces beaux bras, remarquables par leur pureté de llgne, et, tout en pratiquant cette légère caresse, il cherchait, malgré lui, à s'emparer du mouchoir de la comtesse.

— Non, pas cela, dit-elle avec langueur, pas encore ; que cette première caresse, que cette première jouissance, je ne la doive qu' à moi-même. Que voulez-vous, je suis un peu jalouse, vous pouvez bien faire pour moi ce léger sacrifice, du reste vous ne perdrez rien pour attendre.

Tout en disant ces mots, la comtesse avait saisi la tête de Marcel entre ses deux mains, et lui appliquait, de ses deux lèvres parfumées, un frénétique baiser sur la bouche, en dardant entre ses lèvres sa petite langue agile. En même temps une main se dirigeait vèrs le défaut de la culotte ; deux doigts habiles firent voler les boutons, et surent mettre à l'air un byou, qu'elle brulait de revoir. Tout en

continuant ses baisers, la main mignonne s'exerçait par de légères caresses à augmenter la dureté du sceptre d'amour.

— Oh, mon chéri, quittez ces vêtements gênants, que je puisse vous voir et contempler à mon aise.

En une main tournée, Marcel eut fait voler habit, gilet. pantalon et chemise, et ne gardait que son jersey de soie rose, qui moulait ses formes sculpturales. La comtesse fit étendre Marcel sur sa chaise-longue et s'agenouilla devant lui. D'une main fébrile elle fit sauter tous les boutons du jersey, et plaqua ses lèvres avides sur cette chair aimée.

Couvrant la poitrine de baisers, s'arrêtant à chaque têton, qu'elle saisissait entre ses lèvres, et qu'elle têtait comme un poupon, descendant vers le ventre, qu'elle chatouilla de coups de langue, elle s'arrêta au nombril, où elle chercha à faire pénétrer la pointe de son chiffon

rose. Elle arriva ainsi, à petites étapes, vers l'idole de ses rêves, qui se dressait comme la statue de Priape. Là, elle commença ses dévotions; doucement elle y appliqua ses lèvres, qui remontèrent lentement, en impreignant de salive ce talisman adoré. Elles arrivèrent ainsi à rencontrer le frais bigarreau. Pendant quelques instants elle fouetta de sa langue rapide le filet, qui vibrait comme une chanterelle sous l'archet de l'artiste.

Mettant fin à cette caresse, qui, à force d'être raffinée, devenenait prèsque intolé rable, elle entrouvrit sa bouche de rose et engloutit dans ses lèvres charnues le superbe engin. Valentine se mit à sucer Marcel avec une rare adresse ; sa langue pointue, tout en frétillant sous le filet du gland, cherchait à pénétrer dans la petite bouche d'amour. Les lèvres de la comtesse s'agitaient autour de cette tête vermeille, ses dents essayaient de mordre ce bigar-

reau enflammé. Enfin, dans un mouvement complexe, cherchant à aspirer l'essence même de la vie de son amant, elle provoqua la crise suprême, qui eut pour résultat de faire couler dans sa bouche divine des flots de liqueur amoureux. La belle l'avala simplement, en faisant claquer sa langue à son palais, comme un dégustateur qui vient de goûter un vin exquis.... Enervée par cette caresse, où elle avait mis toute son ardeur et toute son âme, Valentine se laissa croûler sur les coussins. Dans ce mouvement elle écarta ses jambes, et fit involontairement remonter ses jupons.

Marcel, qui surveillait la comtesse, fut émerveillé de ses dessous, et tomba à genoux en extase, pour mieux la contempler.

Au milieu des flots de vieilles Malines, émergeaient deux jambes, moulées dans des bas de soie noire. dont tout le devant

était en dentelle de Chantilly. Ils étaient retenus au dessus des genoux par des jarretières en point d'Alençon, fermées par une boucle en brillants; les cuisses, fermées dans un pantalon de linon clair et entre-deux de Malines, avaient une rondeur qui rappelaient les Vénus de Praxitèle. Tout en explorant ces trésors, il mit à jour un sanctuaire, vraiment digne d'être fêté.

Lui, le maniaque, qui n'avait jamais plongé son organe dans un bijou féminin, qu'il méprisait et qu'il ne pouvait voir sans un Haut-le-cœur, lui, le maniaque, à qui il fallait un mouchoir de dentelle pour provoquer le spasme amoureux, lui, le grand artiste, fut tellement ébloui à la vue de tant de charmes, que, tombant à genoux devant ce sanctuaire de l'amour, attiré comme un amant invisible, il vint de lui-même coller ses lèvres ardentes sur le temple de l'adorée.

Après avoir séparé les soies touffues qui se pressaient sous son doigt caressant, et leur avoir fait la raie, il appliqua sa bouche goulue sur cette vulve encore toute humide de la rosée de l'amour. Enveloppant de sa langue le petit bec d'amour, qui se raidit sous l'impression d'une savante succion, il le roula entre ses lèvres, comme un bouton de sein.

La comtesse, sous cette caresse étrange, semblait sortir d'un rêve.

— Mais, mon ami, qu'est ce que vous me faites ? jamais de ma vie je n'ai éprouvé pareille sensation! .... Oh! que c'est bon .... continuez .... pas trop vite .... je voudrais que cela durât toujours .... oh! oh! mon chéri .... votre langue, je la sens .... et vos dents aussi... mordillez-moi ....

Bientôt Marcel centralisa tous ses efforts sur le bouton d'amour; puis il enfonça sa langue dans les chaudes et riches pro-

fondeurs de cette antre de volupté.

— Oh ! c'est divin, exclamait la comtesse. Si vous continuez, je ne pourrai plus me retenir.

Marcel redoubla sa succion et ses coups de langue, Valentine se tordait, criait, hurlait de plaisir. Puis il sentit cette chaude effluve ruisseler sur ses lèvres, et, dans une suprême aspiration, il reçut la véritable âme de la comtesse !

Après cette caresse, aussi nouvelle pour elle qu'inattendue, la comtesse s'affala sur la chaise-longue, vidée, anéantie, absolument inerte.

Marcel put enfin profiter de ce moment d'accalmie, pour reprendre ses vêtements, et être prèt à toute éventualité en cas d'alerte. Quand il eut réparé le désordre de sa toilette, à la vue de cette femme, modèle de toutes les élégances, gisante sans force à ses pieds, grisante par son parfum troublant, raffinée dans tous ses

atours et dans toute sa personne, complètement livrée à lui, et ayant su le comprendre, lui, le maniaque, si souvent incompris, il sentit surgir quelques désirs. Le feu de l'amour qui n'était qu' apaisé, sembla renaître de ses cendres, et il éclata dans toute sa force, lorsque Marcel, repris par son ancienne manie, songea à cette deuxième maîtresse, la plus désirable entre toutes pour lui, et à laquelle il avait sacrifié toute sa vie. Il se baissa, et chercha où la comtesse avait bien pu dissimuler son mouchoir, il finit par l'apercevoir, glissé dans une petite pochette au dessous de la ceinture ; délicatement il le tira à lui, et put l'examiner tout à loisir.

Ce mouchoir de dentelle était une vraie merveille : le milieu en linon clair de la plus grande finesse avait la forme d'une croix de Malte, grande comme le fond de la main, sur un coin était brodé

un V. surmonté d'une couronne à neuf fleurons, l'encadrement était formé par un volant en point d'Alençon, d'une richesse de travail merveilleuse; le dessin représentait des bouquets de roses, dont chaque bouton se détachait en relief sur le réseau, ce qui en décuplait la valeur; les bouquets étaient reliés par des guirlandes, portées par des colombes, qui les tenaient dans leurs becs. Ce précieux tissu était vraiment digne d'une reine, c'était du reste un cadeau princier que la comtesse avait reçu dans sa corbeille; et maintenant Marcel le chiffonnait dans ses doigts, le portait amoureusement à ses lèvres, cherchait à se griser des effluves enivrantes qu'il renfermait, et qui lui rappelaient sa première sensation, lorsque, à la soirée de l'ambassade, il tenait le piano, et que la comtesse agitait son mouchoir, penchée sur son épaule.

A ce moment, fou de désir, il allait

peut-être se satisfaire tout seul, lorsque la comtesse, reprenant ses sens, et se redressant sur la chaise-longue, vint le rappeler à la réalité.

Fine comme l'ambre et prompte comme l'éclair, elle avait aussitôt compris ce qui se passait dans le cerveau de l'artiste, et, lui enlevant prestement son mouchoir des mains :

— Qu'allez-vous faire sans moi, petit égoïste ?

Et de la main fine qui tenait le précieux objet, elle lui donna des petites tapes sur les joues, qui étaient plutôt une caresse qu'une correction.

— Allons, asseyez-vous là, petit polisson, puisque vous ne pouvez pas être sage plus longtemps ; nous allons vous mettre à la raison.

Elle s'assit au côté de Marcel, qu'elle avait fait allonger sur la chaise-longue, les jambes écartées.

D'une main leste, elle sut écarter tous les vêtements qui la gênaient, et, après avoir mis largement à nu l'impatient, avec lequel elle devait se mesurer, elle saisit son mouchoir de dentelle par le centre de linon, en laissant retomber le volant de point d'Alençon, et commenca à effleurer légèrement les contours de l'organe, en promenant doucement le volant de dentelle ; puis elle s'exerça à faire sentir à la peau délicate de cette region les aspérités du fin tissu, et fit à ce byou un véritable nid de son mouchoir de dentelle. La tête rubiconde de ce membre, rutilant de luxure, s'épanouissait vigoureusement, au milieu des méandres de ce tissu aérien. La comtesse commença une masturbation lente et savante, qui arrachait à Marcel des soupirs de volupté. Sentant un soubressaut qui agitait l'organe du plaisir, elle comprit que le dénouement était proche, elle disposait, sans interrompre

son allure, le mouchoir, pour que le linon entourât le gland et que la dentelle fût enroulé autour de la colonne amoureuse; elle précipita son mouvement, et quand elle vit Marcel palir, s'agiter, en poussant des cris rauques et inarticulées, elle étreignit cette verge avec rage, pendant que sa main gauche caressait les pommes d'amour avec un coin de dentelle, qui était resté libre. Elle sentit la lave brûlante passer avec force sous ses doigts crispées, et la vit s'épandre en flots abondants dans son mouchoir de dentelle.... La jouissance avait été si forte chez Marcel, qu'il s'était prèsque évanoui. Lorsqu'il eut repris ses sens, comme s'il avait honte de sa conduite, il chercha à faire disparaître le corps du délit, en essayant de glisser dans sa poche le mouchoir de de dentelle.

— Mais vous ne voulez pas l'emporter

dans cet état, lui dit la comtesse, encore toute rouge d'émotion.

Comme si elle était encore secouée d'un spasme érotique, elle arracha des mains de Marcel son mouchoir, le déploya d'un mouvement fébrile, et sous les yeux de l'artiste ahuri, elle fit disparaître avec volupté les flots de sperme, qu'elle essuya avec sa langue, en la promenant sur toutes les taches, regrettant vraîment de n'en pas trouver davantage.

— Vous pouvez l'emporter maintenant, il est moins compromettant, bien fin sera celui qui pourra deviner actuellement à quel jeu il vient de servir.

Ayant entendu du bruit dans l'hôtel, ils hatèrent leur séparation. Ils convinrent qu'ils se trouveraient au bal de Madame de Q.... Raoul, tout à son histoire, n'avait pas remarqué, qu'il avait achevé de mettre le feu aux poudres, et que la noble baronne, qui, insensiblement avait

glissé sa main dans l'interdice de sa robe, était en train de se masturber comme une vulgaire pensionnaire. Elle roulait déja des yeux à demi-pâmés, lorsque Raoul s'aperçut de ce crime, dont il était l'auteur. Il se jeta aux genoux de la baronne, dont il releva les atours, et qu'il renversa sur la chaise-longue ; et là, à coups de langue repétés et dans une succion savante du clitoris en chaleur, il sut préparer son entrée triomphante dans la vallée de Cythère.

Se relevant, il pénétra avec onction dans cette valve en chaleur, savamment lubréfiée par sa salive et la jouissance de la baronne, et là, pendant quelques secondes d'extase céleste, les deux champions s'agitèrent avec frénésie, en proférant des rugissements, qui firent place à un silence d'accablement, annonçant leur profonde jouissance.

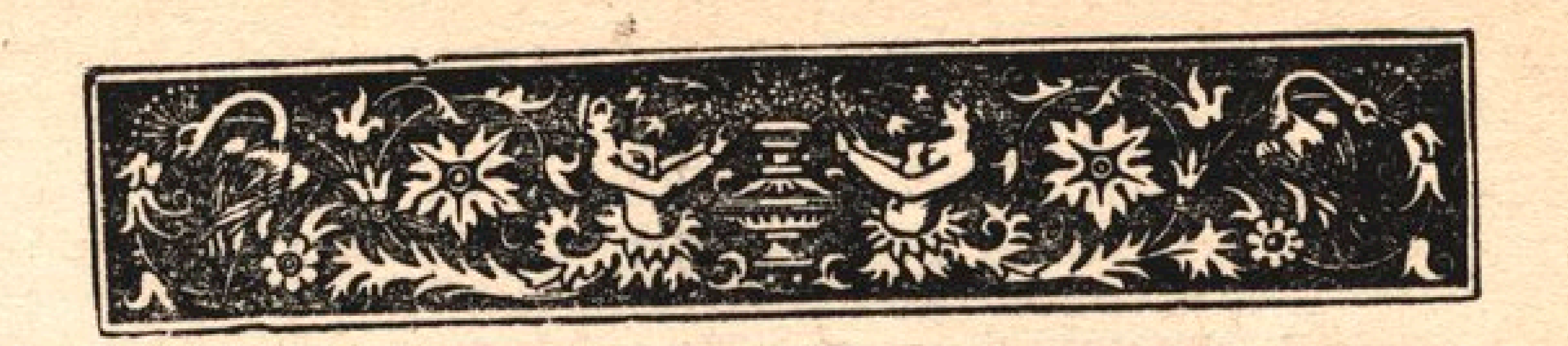
Raoul se releva le premier, et retrou-

vant le mouchoir de Valenciennes de la baronne, il s'en servit pour faire disparaître chez sa déesse les premiers vestiges de la lutte, et essuya ensuite sa belle queue, qui portait de nobles traces de combat.

La baronne, se réveillant comme d'un rêve, jeta les yeux sur la mignonne pendule aux émaux cloisonnées :

— Voila sept heures, sauvez-vous. Revenez mardï prochain. Nous acheverons nos confidences.





CHAPITRE IV.

Le mardi suivant, la baronne attendait impatiemment le départ de ses dernières visites, pour recevoir le jeune Raoul, qui devait lui raconter toutes ses prouesses amoureuses, et lui avouer les crimes qu'il avait commis contre l'amour naturel. Il n'eut garde de manquer à son rendez-vous, et comme six heures sonnaient, la jeune soubrette annonçait Raoul.

Après avoir respectueusement baisé la main et la bouche gourmande de la baronne, il s'assit confortablement sur une causeuse.

La baronne, toute à la joie de pouvoir

causer de ces sujets, qui la faisaient palpiter, ouvrit la première le feu.

— Mon cher ami, figurez vous que j'ai craint un instant que vous ne vinssiez pas, j'aurais été si peineé de ne pas connaître à fond votre vie intime! Mais, enfin, je vous ai, et pour vous récompenser et vous donner le temps de respirer, je vais vous conter ce qui m'est arrivé cette semaine dans une de mes nombreuses courses à travers Paris, si fertile en aventures, ce Paris qui renferme tant de vices secrets, tant de petites cochonneries ignoreés, qui, si elles étaient raconteés, feraient bien le roman le plus salace qui ait été écrit.

Un compartiment de Dames seules. J'étais entrée faire une correspondance dans un grand magasin de nouveautés. Là, installée dans le salon de conversation sur une petite table qui joignit un grand divan, libre dans l'instant,

j'étais absorbée, livrée à mes grands soucis plumitifs, lorsque je vois entrer trois jeunes femmes, qui, me voyant plongée dans ma rêverie, vinrent prendre plaçe sur le divan, qui était à mes côtés. Sans avoir l'air de les voir, je puis les examiner tout à mon aise. La plus agée, une blonde rousse, montrait à peine 22 ans. Elle avait une figure pâle, les yeux pétillants de malice, et, voillés par une broussaille de bouclettes ardentes, les lèvres sensuelles. Elle portait une jupe collante mastic et une jaquette de loutre. Elle plongeait une main dans son mouchoir, qui laissait échapper par l'autre ouverture, un coin de mouchoir richement garni de Valenciennes, répandant des effluves de violettes, qui m'embaumaient. A ses brillants qui scintillaient aux oreilles, aux bracelets qui ornaient son bras, je vis, à n'en pas douter, que j'avais devant moi une femme du monde, et une femme en

puissance de mari. Ses jeunes amies devaient être deux sœurs, et réalisaient le plus pur type de jolies pairs. Brunes toutes les deux, les yeux largement fendus, ombragés de cils abondamment fournis, le nez légèrement busqué, la bouche moqueuse et sensuelle, toutes deux moulées dans leur petite veste de drap bleue, la poitrine fleurie de violettes et mimosa, qui se perdaient dans les replis de leur mouchoir de dentelle, savamment glissé dans leur corsage, elles écoutaient, ou plutôt buvaient des yeux les paroles qui s'échappaient des lèvres de leur amie. La conversation devenait tellement intéressante, qu'elles se pressaient contre elle, pour ne pas perdre une syllabe.

Intriguée moi-même, et sans avoir l'air de prêter attention, faisant pour la forme courir ma plume sur le papier, je dressais une oreille quêteuse, et voici ce que j'entendis :

— Mon mari me conduit à la gare, et comme il ne pouvait m'accompagner, il cherche le compartiment de Dames seules et m'installe dans un coin. Le train part, c'était la nuit, la veilleuse éclairait mal notre compartiment ; cependant je pus me rendre compte que nous n'étions que trois : à une extrémité une religieuse, et en face de moi une dame, emmisoufleé dans des fourrures, le visage couvert d'une épaisse voilette. Impossible de savoir quelle était ma seconde compagne; cependant je devinais une élegance, aux délicieuses émanations qui s'èchappaient de sa personne. Comme je cherchais à m'organiser pour passer la nuit le moins mal possible, j'entendais une voix charmeresse me dire: „Chère madame, voulez vous me faire l'amitié de partager ma couverture." J'acceptai avec plaisir, la glace était rompue, elle enleva sa voilette et je me trouvais en face d'une

splendide créature. Une brune à peau blanche, aux yeux perçants, aux lèvres épaises et pourprées, qui laissaient apercevoir en s'écartant des dents d'une blancheur éclatante. Beaucoup de détails de sa figure et de sa personne m'échappaient. Notre luminaire était absolument insuffissante, je m'installais bien en façe d'elle, les pieds sur la même bouillote, les jambes entrecoiseés, et, vraiment nous n'avions pas froids, j'allais m'endormir.

Mais soudain, était ce fatigue? mon repas pris au départ avec trop de précipitation, avait-il de la difficulté à passer? bref, je me sentis sérieusement indisposée je m'écriai soudain: „j'étouffe." Je portais les mains à mon corsage pour me déserrer, impossible. Ma voisine me vient immédiatement en aide, et en un tour de main, elle a fait sauter tous les boutons et enlevé le corset, qui m'-

étraignait comme un étau. Avec une grace parfaite, elle me frictionnait, me faisait respirer des sels et avaler quelques gouttes d'un cordial, ce qui me procura du soulagement. Pendant ce temps, la religieuse récitait ses oraisons, probablement pour mon prompt rétablissement. A la première station, il y avait un buffet, ma voisine m'offrit son bras pour descendre, et là, devant une tasse de thé bouillant, je puis la contempler tout à mon aise.

C'était vraiment une bien belle brune ; ses yeux d'un bleu sombre, donnaient à sa figure, une expression de sensualité indéfinissable ; sa manière de me regarder avait conquis toutes mes sympathies, ajoutez à cela, qu'elle était d'une élégance raffineé, quoique en costume de voyage. Le signal du départ est donné, et je puis, avec le secours de son bras, regagner mon compartiment.

Cette fois nous étions seules, la religieuse était à destination. Le train repart, et me voilà seule, en tête à tête avec ma charmante compagne, qui s'assoit à mes cotés, me pouponne comme un enfant, me tamponne les tempes, les yeux et les narinnes avec un délicieuse mouchoir de linon brodé, tout empreigné de Withe Rose. Elle me demande, si, ainsi peu vêtue, je n'ai pas froid, elle me prend dans ses bras, pour me réchauffer, et je suis toute surprise, de me sentir follement embrassée sur la bouche . . . . puis, sans me laisser le temps de revenir de ma surprise, elle fait sauter les rubans de mon corsage et de ma chemise, m'embrasse les seins, les roule délicieusement dans sa bouche.

Engourdie par ces caresses, délicieusement chatouilleé par cette langue, qui me faisair courir de petits frissons dans tout

mon être, je n'opposais plus aucune résistance.

Ces caresses, pleines de douceurs, devinrent alors plus brûlantes, et je lui rendais avec plaiser les baisers brulants que je recevais, lorsque je sentis une main se glisser sous mes jupes, et des chatouillements, qui, commencant aux cuisses, vinrent bientôt irriter mes sens, au point, que je ne pouvais plus combattre : je m'abandonnai, et ma brune, voyant son triomphe, tente d'agrandir mes troubles, par une caresse plus savante et plus raffinée.

Sa langue, pointue comme un dard, suit à petits coups précipités, force la porte de mon sanctuaire. Je me sentais déja prête à défaillir, quand, après ces petits coups savants, elle m'acheva, par des lèchements qui me firent bondir, et me jelèrent dans une jouissance, qui fut prèsque de la

douleur. J'étais anéantie, je me sentais pleine d'angoïsse, je n'osais lever les yeux, dans la crainte de voir expirer mes dernières frissons de bonheur ; mais, à un soupir de mon amie, je la regardai et la vit si suppliante, que je ne pus résister au désir d'être reconnaisante. Je m'agenouillai à mon tour, et tachai de la rendre heureuse, en cherchant à lui faire éprouver un peu du bonheur, qu'elle m'avait procuré.

Vous vous souvenez, mes chères amies, de nos bonnes vacances et de nos petites chatteries, que nous prenions pour un grand amour. Comme tout cela est loin, et comme ces petites niaiseries me paraissent fades aujourd'hui, après les ennivrements de cette nuit, qui ne sortira jamais de ma mémoire.

Nous arrivions à Paris, là, un coupé armoirié, attelé de deux superbes steppers

russe, attendait mon amie à la gare ; elle me tourmenta tellement, que je me laissais couduire à son hôtel.

Sa femme de chambre l'attendait avec un bon feu et un souper exquis, mais d'abord elle commanda un bain.

Obligeé de sortir, je ne pus savoir la fin de l'histoire, je me précipitai dans la rue, j'achevai ma course, et je rentrais chez moi, toute en feu. Je me jette sur ma chaise-longue, en me représentant par la pensée les deux jeunes femmes, plongées dans leur bain parfumée, et se livrant aux plus douces caresses ; je plonge ma main dans la fente de mon pantalon, et je me branle avec frénésie, tantôt titillant mon con, tantôt le pressant à l'écraser, tantôt le roulant entre deux doigts, l'étirant, l'allongeant; puis, mettant mon pouce dans l'antre du plaisir,

l'enfonçant à en perdre haleine, jusqu'a ce que le spasme lubrique vienne innonder mes doigts impuissants, m'obligeant ainsi à clôre mes paupières alourdies . . . . Cinq fois de suite, j'ai recommencé mon manège, cinq fois de suite j'ai joui.

Comme une chienne en chaleur, je me suis masturbée, branlée, tripotée à en être malade, et je n'étais pas satisfaite, comme Messaline, lasse et non rassasiée !... Oh, que je vais être laide demain ! quels yeux je me vois avoir, me disais-je, en me regardant à la glace. Sentant toujours des démangeaisons, et une ardeur me consumer, là ou je vaudrais sentir ta langue, ta queue et le reste, je pris subitement une résolution ; je me mis nue comme un ver, et procédai à une minutieuse toilette.

Je fis des ablutions répetées, je me parfumai à la peau d'Espagne, je me

pulvérisais sur le poils ce subtil parfum, je me poudrerizais, je pris une chemise en Valenciennes, qui passerait dans une bague, des bas de soie, bleue pâle, à coins brodés, un pantalon de batiste claire, garni de petits rubans bleus et Valenciennes assorties à la chemise, un corset de satin bleu pâle, et, sur ces dessous capiteux, je passais une toilette élégante, composée d'une jupe beige et d'un smoking bleu marine, avec pochette de côté, où je glissais un mignon mouchoir de Valenciennes, dont je laissais dépasser les quatre coins. Je complétai ma toilette par une délicieuse petite capote, en paille dorée, des gants gris perle, et je me rendis chez mon amie, dont le mari était parti pour affaire.

A ma figure, elle comprit que je venais lui demander l'aumône, de suite elle consigna sa porte, éloigna ses gens, et,

seules dans son boudoir, d'une main leste, elle m'enlève mon chapeau, fait voler les boutons du corsage, défait la ceinture de mes jupes, qui s'écroulent en rond à mes pieds, et me jette sur un divan; et là, sans mot dire, elle s'agenouille, d'un doigt léger elle met le bouton au point.

— Oh, non, lui dis-je, pas le doigt.

— Mais qu'as-tu donc fait à ton bouton? on dirait qu'il saigne, laisse-moi l'essuyer.

Elle prend alors dans un grand sachet un petit mouchoir, garni de Valenciennes, et se met à caresser lascivement cette chair en érection. Loin de la calmer, ce contact chéri ne fait que l'augmenter.

— Oh! je t'en prie, pas ça maintenant.

Elle m'a compris, et, délicieusement, elle promène sa langue d'amour sur ma valve enflammée; c'est d'abord une douce lécherie sur toute la surface, puis c'est

un frétillement léger, partant de l'entrée du temple, remontant comme un trembleur, jusque sur le bouton, qui se raidit sous cette caresse enchantée.

Enveloppant de sa langue le petit bec d'amour, qui frémit sous cette savante succion, elle le roule comme un fondant entre ses lèvres de feu, elle le suce, elle l'aspire ; pour achever et completer ma jouissance, elle s'empare de son essaye gant, qu'elle enfonce dans mon vagin comme une queue raide, et, plongeant dans mon anus un de ses doigts, elle reprend mon bouton dans ses lèvres de goûle, elle me repace avec rage, me baise avec furie, et m'encule avec frénésie . . . . Ce triple mouvement acheva de m'anéantir, ce fut pour moi du délire, je lui crachais ma jouissance sur les lèvres, pendant que je lui pissais, et laissais échapper dans sa main, des excréments de toute nature . . . .

Je m'évanouis, incapable de lui rendre la moindre caresse. Lorsque je rouvris les yeux, elle s'essuyait encore avec son mouchoir de dentelle, qui portait les honteuses traces de ma lubricité.

— Bravo, baronne, on n'est pas plus cochonne. Je crois, que votre amie aurait bien mérité les palmes académiques pour sa savante leçon de langue vivante ! à mon tour pour vous reprendre, je vais vous lire ma confession générale, que je pensais vous adresser.

Confession de Raoul de M....

Je vous ai dit, madame, que j'ai beaucoup lu, beaucoup vécu, et quelque peu retenu. Je pourrais, à juste titre, pour mon érudition solliciter une chaire, qu'on ne fondera jamais hors de Cythère, celle que les hypocrites appelleraient du liber-

tinage, et que je nomme de la galanterie. J'ai lu tous les livres érotiques qui existent; la vie intime des Grecs et des Romains n'a pour moi le moindre secret; je connais par cœur les auteurs du XVIII Siècle, depuis Saturnin ou le Portier des Chartreux et la Thèrèse philosophe, illustrés des magnifiques gravures de Borel, jusqu'aux élucubrations folles du Divin Marquis. Les ouvrages les plus curieux sont: Le diable au corps, Le libertin de qualité, L'éducation de Laure, Les sonnets de l'Arétin, etc. etc.

Les ouvrages modernes, ayant un cadre plus en rapport avec nos mœurs, et étant moins entachés d'exagération, sont plus excitants, je cite: Gamiani, Les deux gougnottes, Les tableaux vivants, L'été à la campagne, de Gustave D.... le type des ouvrages, dépeignant sous son vrai jour les moeurs du grand monde.

Commmé gravures, j'ai eu en mains les choses les plus rares, depuis une collection venant de Madame de Pompadour, jusqu'aux Nouveautés de Roy, de Caran d'Ache et de l'inimitable Chauvet, émule de Félicien Rops.

A cette dissertation, qui doit vous indiquer que je ne suis pas un profane dans le temple d'Eros, j'ajoute, que j'ai voulu tout voir, tout connaître, tout savoir, et que j'ai poussé mes observations jusqu'aux plus secrets retranchements.

J'ai vu à l'oeuvre les prêtresses de Sapho, les filles de Lesbos, et même les disciples de Sodome; j'ai ceuilli le fruit d'amour à toutes les branches.

Le désir de juger par moi-même, et non par les livres, les dessous de la société actuelle, m'a inspiré les fantaisies les plus audacieuses; je suis outrageusement pas-

sionné, d'une sensualité dont rien n'approche. Au point de vue physique, je dois à Priape de grands remerciements, pour la façon généreuse dont il m'a doté; cela ne m'a jamais interdit l'entrée d'aucun temple, mais en rend quelquefois l'accès voluptueusement difficile.

Je ne pontifie jamais, sans faire comme les prêtres qui embrassent l'autel où va s'accomplir le divin sacrifice, et j'aime la réciproque, avec toute la science qu'il convient d'y mettre, pour ne point précipiter le dénouement.

Rien, dans l'objet aimé, ne doit se soustraire à nos caresses. Ma caresse favorite c'est le baiser florentin. Les lèvres contre les lèvres, les deux langues confondues dans un même frétillement, mêler son souffle, s'énerver, s'arracher l'âme, sentir une tiédeur, un frisson de volupté vous envahir, vous monter à la face, vous

clôre délicieusement les yeux.

Peu de femmes peuvent résister à ce jeu ; j'en ai connu qui ne pouvaient souffrir le moindre chatouillement sur les seins ; j'en connais qui ne supportent pas les pratiques Lesbiennes, et cependant je voudrais être femme, rien que pour cela, et savoir qui me le ferait le mieux, d'un homme ou d'une autre femme ; j'adore voir les femmes se sucer entre elles : j'ai assisté à des scènes inoubliables, qui se passaient dans le meilleur monde ; j'ai vu des femmes s'attacher des godmichés, imitant la nature à s'y méprendre, et prendre à de jeunes filles impubères toutes leurs virginités ; j'ai assisté comme voyeur à des orgies bizarres. Enfin, je ne me défends pas d'avoir satisfait toutes mes curiosités ; j'ai maintes fois sucé la queue d'un joli garçon, et, de leur avis, j'excelle dans ce genre de travail. Une fois entre

autres, un de mes amis m'a rempli trois fois la bouche de son éjaculation, que, loin de rejeter, je conservais d'une façon gourmande. Il n'y a qu'un homme qui puisse faire cela avec adresse à un autre homme. Il connait par lui-même les fautes que font les femmes, par expérience, lorsque le sperme est prêt d'arriver, ce dont on est averti par de petits soubresauts, qui se font sentir dans le canal, à ce moment, il faut retarder l'émission par un travail de maître. J'ai assisté aux débauches des Sodomistes, mais je ne l'ai jamais pratiquée que seul à seul avec un ami ; trois vits différents ont, à maintes reprises, inondé mes fesses de sperme !

Il y a deux ans je baisais la jeune femme d'un de mes amis, avocat à la cour, pendant que sur la couche conjugale

le mari m'enculait. Nous avons joui tous les trois ensemble.

Il m'est arrivé aussi d'être l'amant d'une femme, amie de ma famille ; j'étais également l'amant du mari, à l'insu des deux époux.

Le baiser florentin entre hommes est délicieux. Le jeune comte de M. . . . parti depuis deux ans au Tonkin, a été ma maîtresse ; il se paraît de vêtements féminins, et je goutais avec lui des délices inénarrables. Je vais me faire un plaisir, pendant que je tiens la plume, de raconter les principales phases de cette liaison avec le jeune comte de M. . . .

Souvenirs des grandes manoeuvres.

Il y a quelques années, aux grandes manoeuvres dans une ville de Normandie,

je fis la connaissance du jeune comte Georges de M.... Par suite de la non disponibilité de quelques officiers de la réserve, il nous fut adjoint des sous-lieutenants de l'armeé active, pendant la période d'instruction.

Georges, sorti la veille de St. Cyr, était de ceux, désignés d'office pour cette corvée, et il devait, après les manoeuvres, rejoindre son régiment à Vincennes. Vingt deux ans, taille moyenne, d'un blond un peu pâle, et avec cela le teint rose, d'un bon poupard; petites moustaches, qu'il essayait de mettre en croc, il portait tout de même son uniforme avec crânerie, d'un potache échappé du collège. Cet accoutrement tout flambant, choisi sans doute et commandé chez un bon faiseur de Paris par la mère toute orgueilleuse, se complétait par le port du grand sabre. Oh ! ce sabre ! je l'entends encore résonner

sur la place d'armes, sous l'oeil de belles filles. Un soir, qu'au Mess nous sablions le champagne, en l'honneur d'un succès obtenu aux manoeuvres par notre bataillon, l'adjudant me fait parvenir une note, m'informant qu'un fait très-grave contre les bonnes moeurs, (sic) vient de se produire au quartier, et qu'il désire mon avis, avant d'en référer au commandant.

— Allez voir cela, dis je à Georges, et revenez vite.

Une heure après, il revient toute chose.

— Qu'y a-t-il, lui dis-je ?

— Mon lieutenant, c'est très-grave, en effet.

— Mais quoi ? nom de Dieu !

— Près du bastion, deux réservistes ont été pris en train de faire des saletés.

— Quoi ? quelles saletés ?

— Mon lieutenant, ils s'em .... brassaient, enfin .... vous comprenez ....

Georges, de rouge, était devenu pourpre, cramoisi.

— Dites, ils s'enculaient, m'écriais-je ; que voulez-vous ? tous les gouts sont dans la nature. Laissez cette affaire là . . . . pas d'indiscrétion, pas de rapport au commandant. Ce sont des cochons, ils retournent, après-demain, dans leurs foyers. Epargnons — nous un rapport ridicule, qui entrainerait une punition sévère, et disons leur simplement : . . . . allez vous . . . . foutre ailleurs.

Cet arrêt fut accueilli par l'approbation générale, et, naturellement, la conversation roula sur le crime de ces deux pauvres troubades, pris en flagrant délit de déculottage. „Vous, qui avez servi plusieurs fois en Afrique, me dit-on, que dites-vous de ces habitudes contre nature, enràcinées chez les Orientaux?"

Alors j'en vins, le champagne aidant,

à développer les théories les plus insensées, disant que l'homme peut jouir par tous les moyens, qui s'offrent à lui, et que les plus belles phrases, toutes pleines de poésie, peuvent se résumer de la façon la plus prosaïque. Lorsque l'on dit à une femme : „je vous aime," cela pourrait se traduire ainsi . . „je bande comme un régiment de Carmes, et je brûle d'envie de vous mettre la queue dans le con." L'amour concluai-je, philosophiquement, n'est qu'un égoïsme des sens.

Vers minuit, je rentrai seul à l'hôtel avec Georges, dont la curiosité, aidée par le Moët, était devenue très hardie.

— Entrez donc, fumez une cigarette.

Là, il regretta d'abord ce qu'il venait de me dire; puis, il me fit jurer, foi de Gentilhomme! de ne jamais révéler, à qui que ce soit, ce qu'il allait me dire.

Il m'avoua qu'il avait une passion, à laquelle l'avait initié chez ses parents une femme de chambre, d'origine Belge, celle de se faire suçer la queue. Cette fille passionnée, vint un soir le surprendre, (Georges avait alors quinze ans) dans son lit, l'avait découvert et sucé avec une telle ivresse, qu'il n'avait jamais pu jouir autrement depuis.

Il avait perdu cette fille de vue, et depuis lors, personne parmi les courtisanes les plus expertes et les mieux dressées, parmi les grandes horizontales ou agenouillées, personne n'avait pu lui procurer les mêmes sensations que sa bonne.

— Cette goûle, disait Georges, n'avait pas plutôt mon gland dans sa bouche, qu'avec les trépidations de sa langue, mon sperme coulait goutte à goutte, jusqu'à épuissement, c'était une jouissance divine !

— Georges, tes vœux vont être ac-

compli avant ton retour à Paris, à l'instant même. Cet ami, c'est moi! moi, qui suis tourmenté de la passion contraire.

— Vous!

— Oui moi! mon ange.

— Vous êtes gris, laissez-moi partir.

— Non, tu ne sortiras pas, je connais tes goûts, je veux te faire jouir comme un Dieu! Je te sucerai jusqu'à la moëlle; tu ne sortiras qu'au prix d'un scandale, qui nous perdrait .... je suis fou .... fou.

Plus un mot, plus un bruit, outre que le son de nos sabres, tombant lourdement sur le plancher, recouvert d'un tapis. L'unique bougie, ne répandait qu'une demi-clarté, qui se reflétait sur le rouge de nos pantalons. Nos respirations étaient bruyantes, sous l'effet de l'émotion.

D'un seul coup, je quittai ma tunique, je pris Georges à bras le corps, je le jetai

tout habillé sur mon lit, il fermait à demi les yeux, je l'embrassais, puis, doucement, je lui défais les boutons de son uniforme, je le soulève, je le débarasse de ce vêtement ; puis, avec avidité, mes mains se portent à son pantalon. Je mets ma bouche sur la sienne, pour empêcher toute défense, et mes mains, s'incrustant dans le métal des boutons, laissent bientôt voir le blanc du linge. Lui ne résiste plus, je lui enlève son pantalon, je lui défais ses chaussures, et, relevant d'un seul coup le pan de sa chemise, je mets à nu un joli petit instrument, douillement endormi dans un lit de poils blonds, tirant sur le chatain. Mes lèvres se portent à l'aine, puis, avec rapidité, je descends tout le long des cuisses, pour réveiller un peu le maitre de céant.

Je suis progressivement le résultat de mon manège, et, lorsque le petit dard a

acquis assez de consistance, je le mets en entier dans ma bouche, je le réchauffe comme un petit serpent. Georges commence à pousser de doux soupirs.

— Oh! mon ange, lui dis-je, quitte cette chemise, mets toi dans ton entière nudité.

Aussitot fait, je lui baise délicieusement ses petits seins, toutes les parties de son corps sont mordues, secouées par le plaisir que je fais passer dans ses veines; je mordille ses couilles et je le chatouille doucement, bien doucement, et, brusquement, j'engloutis ce dard, devenu rouge de colère.

L'humidité du bout de sa queue me révèle l'arrivée du sperme, je l'arrête, je le fais se pâmer pendant deux bonnes minutes, et, lorsque le flot ne peut plus se contenir, je le reçois en entier dans ma bouche — c'est chaud — acre — délicieux!

Pendant toute cette manoeuvre, mon doigt n'était pas resté inactif; je l'avais introduit tout doucement dans le cul de mon amour, et, le faisant jouer avec habilité, j'avais provoqué une dilatation de l'orifice anal.

— Cochon ! soupire-t-il, Dieu ! que c'est . . . . bon !

— Ce n'est pas tout, chéri.

Je lui soulève ses cuisses, je plonge ma langue ardente dans le trou de son délicieux cul, et, bientôt, j'en sents les effets, son dard ragaillardi me tapitant sur le front ; je le resuce, je le rends comme le fer d'Achille, et, sans cesser de mordiller, de faire courir ma langue, je laisse tomber mon pantalon, je m'humecte le trou des fesses d'une abondante salive, pendant que mon autre main a repris l'office de mes lèvres.

— Que fais-tu ?

— Je veux qne tu m'encules, tu es mon petit mari, je suis ta maîtresse, tu vas me baiser, mignon . . . . dis ?

— Ah ! ah !

— Veux — tu ? . . . dis ?

— Oui !

Je lui épargne toute fatigue, je me mets en crapaud sur le lit, et je place son engin entre mes fesses, ivres de luxure.

La salive aidant, la fermeté de son membre ne se démentant pas, je sens bientôt sa queue toute entière en moi. Oh l quel délire ! je me trémousse, je le serre ; c'est chaud ! c'est bon ! Soudain il pousse un cri, ses yeux vacillent.

— Jouis, mon ange ! jouis bien !

Je me retire doucement, le cul dégouttant de sperme, et ma bouche recoit de cette queue mourante, les dernières goutes de la rosée céleste !

Il devint fou de délire, nous nous embrassions, mêlant nos langues, les promenant jusqu'au fond de notre bouche.

— Je t'aime, me dit-il, en rompant le premier le silence, je veux que tu sois heureux avec moi, je veux être, moi aussi, ta petite femme.

C'est là que se dressait la difficulté; j'avais déja déchargé une fois le long de mes cuisses, et je mourais d'envie de prendre la virginité de cet enfant, dont mes caresses étaient le premier contact masculin; mais jamais l'introduction ne pourrait se faire; je le lui fais comprendre.

— Non, non, je te veux, dussé-je en mourir.

Oh! .... ce fut horrible, un vrai martyre. Nous mimmes de l'huile, qui se trouvait sur la table à toilette, puis de la pommade, pour ramollir les chairs —

je fus brutal — la tête de mon gland ne pénétrait même pas à l'entrée; j'allais y renoncer, quand, tout à coup, d'un mouvement brusque, je pénétrais; l'enfant poussa un cri, étouffé dans ma main, il pleurait de grosses larmes; je sentis ma semence couler à flots, et quand je me retirais, ce trou du cul écorché n'était plus qu'un mélange de sang et de sperme. Oh! Georges! quelle page délicieuse! Je ne pouvais laisser un linge essuyer cette ambroise; mes lèvres la sucèrent avec avidité, et ma bouche, sur les meurtrissures, arrachait à ma maîtresse des soupirs, délicieusement douloureux. Quelle heure était-il? je n'en sais rien. Je tombais près de lui, pris de vertige, comme une masse.

Il faisait grand jour, lorsqu'un coup, bien appliqué, retentit à la porte; je me réveillai brusquement, et Georges, tout

effaré, tout rouge, tout tremblant me regardait sans mot dire.

— Qu'est-ce ? dis-je, en entr'ouvant la porte à peine.

C'était Boissonnoide, mon ordonnance, qui venait de la part de l'adjudant, me demander, ce qu'il faillait faire des réservistes, pris la veille au bastion.

— Qu'on ne fasse rien, lui dis-je. Laissez — les en prison, jusqu'à l'appel de midi. J'enverrai le sous-lieutenant Georges de M. . . . . leur faire une verte semonce.

De retour à Paris, Georges ne se montra pas ingrat à l'égard de son maitre ; il vint me voir à plusieurs reprises, et me présenta à sa famille. Nous étions officiellement une paire d'amis, j'allais le voir, de temps à autre, dans sa chambre de l'avenue de Paris à Vincennes, une grande pièce, éclarée par trois fenêtres, et précédée d'un couloir. C'était peu luxueux,

mais un soldat ne doit pas afficher un luxe insolent à l'égard de ses supérieurs ou de ses égaux, moins favorisés que lui, sous le rapport de la fortune.

Georges possédait un tact parfait, et ne voulut jamais faire d'éclat, malgré sa grande fortune. Il avait le l o u i s f a c i l e, ce qui est une qualité vis à vis des camerades. Il était adoré de ses soldats, et profondement estimé de ses chefs.

Rien de particulier sur nos rencontres, qui n'étaient que la répétition exacte de la scène de Caen, sauf que, de plus en plus, Georges n'avait de tendances que pour le rôle passif; il recevait mes ardentes caresses avec moins d'enthousiasme, pour s'incarner de plus en plus dans son rôle de femme. Il ne m'appelait plus que son petit homme chéri, et se mettait en colère quand je l'appelais Georges.

— Je suis ta Georgette, me disait-il, ta Georgette chérie, je t'aime, je t'adore.

En d'autres instants, c'est Georgina qu'il fallait l'appeler.

— Je suis une cocodette, s'écriait-il, je ne suis pas une honnête femme, je veux le contact des mâles ; je veux boire la vie des autres et m'en saouler ; Messaline, Théodora, les amours du hasard, de rencontre, voilà pour satisfaire mes sens ; mais toi, toi seul, j'aimerai.

Il y avait des instants, ou moi, qui ne m'étonne de rien, j'étais effrayé de l'état, auquel il arrivait comme paroxysme passionel.

Un soir, (je n'ai su cela qu'après son départ) ne s'avisa-t-il pas, sous un accoutrement qui le rendait méconnaissable, d'errer aux abords des prés St. Gervais, et là, il subit cinq soldats, qui, ayant de son consentement, assouvi leurs désirs,

le laissèrent dans un état abominable.

Au mois de Juin suivant, ma femme, à la suite d'une maladie de larynx, partit dans le midi, faire une saison d'eaux. Georges, qui savait cela par moi, me ménagea une surprise. J'avais, pendant l'absence de ma femme, mes nuits entières à moi. Un jour, je reçus un billet parfumé, ainsi conçu: „Ta Georgina 't attend ce soir à 9 heures, rue Jacob no. 69, demande Mr. X. . . . ."

Mon passionné Georges, avait loué un tout petit appartement, au fond de la cour, à l'entresol, et fait meubler cela dans un gout ! . . . . L'antichambre sévère, rideaux algériens, veilleuse de mosquée au plafond, un épais tapis, deux fauteuils et un canapé de style oriental,d'épaisses portières, en harmonie avec les rideaux.

Je pénètre dans la chambre, toute en satin bleu pâle, des rideaux de même

étoffe, drapés à l'Italienne, un tapis de Smyrne, couvrant toute la piece, un lit de noyer ciré, sculpté et doré, mais bas, très bas, coussins, chaises-longue, pouffs, tout en satin capitonné. Les murs étaient garnis de peintures, de gravures, d'aquarelles, d'un genre érotique achevé, mais signés de noms d'artiste en renom.

Enfin le cabinet de toilette, de style japonais, immense toilette de marbre, avec tous les jeux d'instruments d'une cocotte de grande marque, un bain en onyx rose, et appareil à douche ; une grande armoire, remplie d'un vrai trousseau de femme, chemises, pantalons, cache-corsets, mouchoirs, le tout en linon clair, garni de Valenciennes et faveurs ou rubans étroits, bas de soie et de dentelle etc. . . . dans les angles, des bidets. Enfin, une garde-robe, remplie de peignoirs de soie et den-

telles de grand prix, de robes de chambre, d'une élegance raffinée.

Georges était là, à demi renversé sur sa chaise-longue, souriant, ne me quittant pas des yeux, pendant l'examen auquel je me livrais, cherchant à deviner, si la surprise princière, qu'il m'avait réservée, avait produit l'effet attendu. Je m'élançais vers lui :

— Petite folle, qu'as-tu fait là ? lui dis-je.

— Viens dans mes bras, j'ai hâte de gouter tes baisers dans ce nid, que j'ai façonné au gré de mes désirs. Je voulais donner à nos amours, le cadre qui leur convient. Ces petites folies sont le moins que je pouvais faire. Viens ! . . . dis-moi que tu es content . . . . dis le à ta Georgette.

Qu'il était beau ainsi, dans l'animation que ses traits avaient pris. Il avait fait une toilette charmante, délicieuse, eni-

vrante ; il portait le costume de danseuse algérienne : sur la tête, une ravissante petite toque, avec gland d'or ; une petite veste de soie bleue, toute chamardée, par l'entrebaillement de laquelle s'apercevaient les flots de dentelle de la chemise ; une large ceinture rouge à la taille, dans laquelle il avait glissé un délicieux mouchoir de dentelle, divinement coquet, tout en Valenciennes et entre-deux ; puis le pantalon à la turque, de même nuance que la veste. Ce pantalon n'était autre qu'un jupon, dont les plis, habilement arrangés, donnaient l'illusion du falsard oriental ; la jambe, moulée dans un bas de soie bleue pâle, avec jarretière de Bruges et boucle de diamant ; au pied, une exquise petite babouche, tressée de fils d'or et d'argent. Sous la jupe, oh ! sous la jupe, un indescriptible frou-frou de soie, de

dentelles, d'où s'exhalaient de capiteuses senteurs !

Me débarrasser de mon costume, qui devenait grotesque dans ce décor féerique, fut l'affaire d'un instant.

L'adoré avait pensé à tout, et s'était procuré, à mon intention, une grande chemise de soie, ouverte entièremeut sur le devant, et ornée au col, aux poignets, d'un coquillé de Valenciennes ! Les premiers baisers donnés et reçus, la visite de l'appartement faite en commun, nous nous élançames sur le vaste lit. Que de caresses ! que d'enivrements ! comment les dire ? comment les détailler ? Ma lèvre se colla sur sa lèvre, nos langues se mêlèrent, je l'aspirais, je le buvais, je sentais mes yeux se troubler, la folie me monter au cerveau ; je soulevai les jupes, je mis à nu ce byou d'amour, que tant de fois j'avais amoureusement sucé, et je l'en-

gloutis tout entier dans ma bouche!

Sont indignes de jouir, ceux qui ne connaissent pas la sensation, que l'on éprouve, à sentir une belle queue sur la langue. Comme cela est doux ! quel délire!

Georges ne voulait pas jouir ainsi tout d'abord, puis il ne voulait pas non plus m'énerver à outrance, désirant réserver à son cul les prémices de mon sperme abondant. Sous la fureur de ma lécherie, il n'y tint plus.

— A toi, fit-il, d'une voix mourante.

— Non ! à nous deux.

Nous fimes alors ce délicieux enlacement, que l'on nomme tête-bêche ou soixante-neuf. Couché contre lui en sens inverse, je lui suçais sa queue, pendant qu'il engloutissait la mienne ! Minutes délicieuses ! nous nous ménagions, nos langues nous rendaient baiser pour baiser . . . . doucement . . . . doucement . . . .

„ah ! . . . . ah ! . . . . je vais . . . . jouir,"
soupirais-je le premier.

Georges se raidit, ses couilles eurent un soubresaut, sa queue plusieurs palpitations, et, pendant qu'à pleins flots je l'abreuvais de mon sperme, je bois avidement la liqueur, qui, par jets saccadés, m'arrosa la bouche . . . . ne perdant rien, fouillant avec ma langue partout, où il pourrait en rester de ce nectar !

Ce qu'il faut vaincre dans les épanchements amoureux, c'est la lassitude qui suit la crise de jouissance. Loin de nous arrêter un seul instant, nous redoublâmes de caresses ; j'échappai à ses lèvres, pour me consacrer entièrement a l'objet de mon culte, je lui prodiguai toutes les douceurs imaginables, puis, je le pris dans mes bras, je le retournai, en ayant soin de glisser rapidement un oreiller sous le

ventre, et, sa croupe soulevée, je me mis à la manger littéralement.

Ma langue s'enfonçait jusqu'à la garde dans son trou mignon. La jouissance précédente l'avait ébranlé, et avec le sperme était venu . . . , oserai-je le dire ? . . . . cela m'était égal ; je l'embrassais, je suçais tout dans ma rage, poussée au paroxysme. Je frottais mes joues contre son cul, lisse et frais. Laissant ma langue en repos, je lui prenais les plis de l'anus dans mes lèvres épaisses, cela formait une bague, un bourrelet, que je suçais, que j'attirais à moi.

On ne peut s'imaginer, comme ce petit jeu est bon pour celui qui le subit, et pour celui qui s'y livre. Par instant, ma main passait sous l'oreiller, je sentais le membre de George raide ; mes doigts s'incrustaient dans ses couilles brûlantes, comme pour y chercher l'essence même

de sa vie, et remontaient, en le branlant à peine . . . . Mon vit ne pouvait rester plus longtemps dans l'état où cet amusement l'avait mis, il faisait : „mea culpa, mea maxima culpa," sur mon ventre. D'une dernière caresse, je barbouillai de salive le trou, dans lequel j'allais pénétrer, et, à genoux, je dardais ma queue sur cette cible divine. Mes bras autour de son corps, une secousse, un coups de reins de Georges, et tout entier, j'étais logé dans les entrailles de mon adoré. Qui n'est brutal à ce moment ? je le baisais, m'enfonçant dans le réduit brûlant, voulant entrer plus avant encore.

Georges pleurait, criait : „plus fort . . . . oh ! . . . . va, mon petit homme !"

Fou de délire, je le serrais à l'écraser, il me semblait que cette chair allait craquer dans le dernier spasme, qui m'agiterait.

„oh ! . . . . oh . . . . Georgette . . . . Louis ! . . . ."

Je tombai sur lui sans forces, pendant qu'il se tordait sous les flots de sperme, qui, mon engin retiré, ruisselaient le long de ses fesses . . . .

Ce fut ma langue qui servit d'éponge.... puis, sentant que sa verge humide, poussée au plus haut point d'érection, allait épancher son foutre, je le fis retourner rapidement, je m'accroupis comme une grenouille, et, dans mon anus béant, je reçus ce doux instrument. Quelques secousses seulement, que je fis imprimer à ma croupe, me remplirent de la céleste liqueur. Ma main, placée sous mes fesses, empêchaient le sperme de se répandre ; je me relevai, et ce furent mes lèvres qui nettoyèrent cette verge adorable, maculée d'excréments de toute nature . . . . Au moment de partir, il me glissa son

mouchoir de dentelle, sur un coin duquel était brodé :

Georgette à son Louis!

La baronne, épuisée par les éjaculations successives, qu'avait provoquées ce récit, dit à Raoul :

— Je suis vannée, videé, incapable d'une idée ; venez me prendre demain, à deux heures, au marché aux fleurs ; je vous conduirai chez mon amie, et nous tâcherons de faire quelque chose d'inédit. Sur ce, sauvez-vous, il n'est que temps!....



FIN.






PC





